

par se retrouver raisonnable ; trop heureux s'il n'y mettait point de hâte.

Ce modeste essai veut se tenir à égale distance du travail d'érudition ou de science pures et de la vulgarisation délayée et bavarde : les très nombreuses citations des vieux auteurs serties dans la trame du discours le garderont, à cause de leur valeur intrinsèque, de ce dernier écueil. L'auteur se fie, précisément au nombre et à la qualité des citations pour se dispenser de la plupart des commentaires. L'habituelle clarté, la force convaincante des premières rend ces derniers inutiles. Une lecture plus appuyée de textes jugés parfois moins évidents conduit au même résultat. D'ailleurs, on s'apercevra bientôt qu'ils s'éclaircissent l'un par l'autre, et qu'une même lumière les illumine, qu'un même esprit les anime.

Les références de ces citations se rapporteront toujours à Migne (P. L.). En faveur de ceux qui ne peuvent s'y reporter, on indiquera toujours quand ils existent, les numéros des alinéas faciles à retrouver dans toute édition latine dépendant de Mabillon et même dans les traductions françaises courantes.

On réclame l'indulgence pour d'éventuelles vivacités, d'inévitables partis-pris. Ne les aurait-on pas déjà rencontrés par hasard dans les pages précédentes ? La grande difficulté avec ces vieux auteurs, c'est de demeurer objectif. On les aime ou on ne les aime pas. Si on les aime, on se passionne vite pour eux, qui se passionnaient eux-mêmes, heureux mortels ! pour tant de choses qui nous laissent froids, et l'on devient aisément partial.

Si la lecture de ces pages consacrées à leur réhabilitation éveille quelque intérêt pour eux et leur gagne de nouveaux amis, l'auteur bénira Dieu et s'estimera bien payé de ses peines.

## CHAPITRE PREMIER

### RENCONTRE AVEC DIEU

« Splendeurs » de la Bible à Cîteaux. — Le haut-lieu de la mystique cistercienne et bernardine : *Deus movet sicut desiderans*. — Bernard le « désiré » de Dieu. — Le renouveau biblique : Bernard initiateur et maître.

De ses entretiens avec Dieu, Moïse, nous dit l'Exode<sup>1</sup>, gardait un front « encorné » (*cornutus*) de flammes et un visage ruisselant de clartés ; son approche saisissait les enfants d'Israël d'une crainte respectueuse. De son incessante rumination de la Parole de Dieu, vraiment crue et conçue par lui comme vivante et efficace<sup>2</sup>, saint Bernard gardait une âme embrasée, dont la lumière et le feu transperçaient sa pensée et ses phrases. Il ne s'agit plus comme chez les Pères, en général, de simples citations de la Bible, — elles se pressent chez lui d'ailleurs et s'accablent à une cadence bien autrement serrée ; — mais d'un mélange si intime de la pensée et du langage révélés avec sa propre pensée et son propre langage, que la trame en paraît dès l'abord indéchirable et les points de suture à peu près invisibles. Ce style, a-t-on dit, dans sa nouveauté, dut « frapper beaucoup les contemporains ; ...il donnait à l'abbé de Clairveaux l'allure d'un prophète... Guillaume de Saint-Thierry, si richement doué, ne put s'empêcher de prendre le même ton que son ami ; et l'on est fondé à dire, en général, que les premiers cisterciens le prirent aussi »<sup>3</sup>. Il franchit les limites de leur ordre et des travaux comme celui de Dom Jean Leclercq sur Pierre de Celle<sup>4</sup> prouvent le succès qu'il connut ailleurs. Une étude d'ensemble sur ses cheminements, son expansion et ses variétés jusqu'à l'époque scolastique ne manquerait pas d'un incontestable intérêt.

Moïse, remarque l'Exode, ignorait cet éclat de son visage. Saint Bernard sait bien, lui, le surcroît de splendeur qu'il peut

1. XXXIV, 29 seq.

2. *Vivus est enim sermo Dei et efficax*, *Hebr.*, IV, 12.

3. A. WILMART, *Autour spirituels et textes dévots au moyen âge*, Paris, 1932, p. 323 note.

4. J. LECLERCQ, *La spiritualité de Pierre de Celle*, Paris, 1946.

demander à la Bible : « Pour illuminer ce discours de plus de clarté, il lui faut, à mon sens, la couronne des témoignages scripturaires ; il faut leur filigrane d'argent sur les bijoux d'or que je vous présente, *sed ut quae dicta sunt... clarius luceant, scripturarum testimonis reor esse comprobenda, aurique similitudines, quas protulimus, vermiculandas argento*<sup>1</sup>. C'est l'écho de la parole du Cantique (I, 9), dont, avec un art raffiné, saint Bernard conduira le commentaire<sup>2</sup> jusqu'à la triomphante réponse, elle-même empruntée à la Bible : « *quid eloquio et argento?... Eloquia Domini, eloquia casta, argentum igne examinatum* (Ps. II, 7), le rapport entre le langage et l'argent? Mais écoutez donc la réponse de l'Esprit Saint : les paroles du Seigneur sont des paroles chastes ; c'est un argent éprouvé au feu. » Le creuset brûlant où s'éprouve le métal précieux de la parole divine, c'est la Charité, cette charité qui, à elle seule, pour saint Bernard, définit Dieu : *Deus charitas est* ; et c'est elle qui flamboie au front de Moïse comme au style de saint Bernard, avec un merveilleux éclat.

Pour se faire moins redoutable et plus accessible, Moïse se couvrait la tête d'un voile : figure et resplendissement, tout y disparaissait. Saint Bernard et ses disciples enveloppent la parole révélée de leur propre parole. Non seulement celle-ci n'en ôffusque point la splendeur : elle lui ajoute on ne sait quelle chaleur humaine qui nous la rend plus proche et mieux assimilable. Chacun d'eux le fait, du reste, à sa façon particulière : saint Bernard avec cette amoureuse intuition et ces fulgurances qui, si souvent « coupent le souffle » au lecteur et le forcent presque de saluer en l'abbé de Clairvaux un confident attitré des Trois Divines Personnes, de la Vierge, des Anges et des Saints ; Guillaume de Saint-Thierry, avec son tendre et patient acharnement à creuser les formules et les mots des Saints Livres, à ne s'arrêter, selon son propre aveu, qu'au plus profond de leur abîme : là où, poussés par une exigence égale, l'Esprit qui dicta l'Écriture et l'esprit qui la scrute s'étreignent dans une compréhension et un amour ineffables<sup>3</sup> ; Gueric d'Igny, avec son insistante volonté d'explorer une à une, comme une abeille diligente, ces fleurs innombrables écloses au jardin des Écritures<sup>4</sup>, avec, en plus, le souci, que ne purent étouffer chez l'ancien écolâtre de Tournai ses dix-sept années de docilité silencieuse à l'enseignement de saint Bernard, d'en loger le miel en des rayons savamment ordonnés ; Aelred de Rievaulx, avec les exigences de sa culture humaniste enfin comblées à la limite par la découverte et la pratique assidues des Saintes Lettres<sup>5</sup> ;

1. *De div.*, XCVI, 2, 720B.

2. *In Cant.*, XLI, 2-4, 985BC.

3. *Ep. ad Utriusque de Monte Dei*, I, 10, 31, P. L., CLXXXIV, 327D.

4. *In verb. Cant.*, 2 ; P. L., CLXXXV, 211B.

5. *De Amicitia*, éd. Dubois, Bruges, 1948, pp. 2-5.

Gilbert de Hoiland avec son âme grande ouverte aux germinations de la semence scripturaire et son étonnement de voir des hommes préférer la lumière de la Bible à sa chaleur<sup>1</sup> ; d'autres encore. Tous, et leurs nombreux textes avec eux, se retrouveront au cours de ce livre, qui nous aideront à préciser leur attitude vis-à-vis de la Bible et ce qu'en retour celle-ci leur livra d'elle-même, comment elle les modela, âme et style, sur ses propres rythmes : les rythmes de l'Amour.

Ces derniers, si caractéristiques des relations des vieux auteurs avec la Bible, on ne les pénétrera que si l'on découvre d'abord le point culminant de la mystique bernardine et cistercienne. Ce haut lieu, observatoire de choix, *in illa superiori specula*<sup>2</sup>, ce Sinaï embrasé, c'est le cœur de Dieu, c'est Dieu en personne ; mais Dieu conçu, parmi tant de conceptions orthodoxes possibles ; défini parmi tant de définitions acceptables, comme Amour ; *Deus charitas est*, Dieu est Charité. Mais après ?

Quand la scolastique, lassée de parcourir les catégories, les genres et les espèces, et l'Être et les êtres, voulut les mettre en branle à leur tour, elle trouva cette formule splendide, base vivante, en même temps, de sa preuve fondamentale du Premier Moteur : *Deus movet sicut desideratum*, Dieu meut comme un objet que l'on désire. Saint Bernard, de nombreux textes le prouvent, connaissait bien ce Dieu Désiré<sup>3</sup>. Mais il sait que l'on peut encore se hausser d'un pas dans l'amour de Dieu pour en toucher la fine pointe. Ce pas, il le fait ; et voici quelle serait sa formule : *Deus movet sicut desiderans*, Dieu meut les êtres en les désirant. Le neutre *desideratum*, spéculatif et passif, devient un masculin, *desiderans*, personnel et actif. Le désir passe de l'homme, dont les limites créées le rétrécissent, en Dieu dont il épouse les perfections sans limites. Le Dieu Désiré et Aimé devient un Dieu de Désir et d'Amour ; *Deus charitas est*. Que de textes où saint Bernard exprime équivalement cette doctrine, fondement de son *Traité de l'Amour de Dieu*. Sa jeunesse religieuse la découvre en méditant le *Dominus tecum* de l'Annonciation : Dieu envoie l'Ange en ambassadeur à la Vierge ; mais avide de sa beauté, *nardus Virginis dedit odorem suum*, son amour l'emporte. Il lutte de vitesse avec l'ange, *velocior Angelo Deus*, le dépasse, *celerior ipse praevenerit*. L'ange, enfin arrivé, surpris de trouver déjà là le Seigneur, ajoute à son salut le *Dominus tecum* : porté

1. *In Cant.*, XXIV, 2, P. L., CLXXXIV, 126B.

2. *In Des.*, V, 8, 534A. — Voir aussi les tendres plaintes de Bernard : *In Cant.*, II, 2, 790B.

3. ...et la faim inextinguible, et la famine qu'il répand sur terre : *De Conv.*, XIV, 26, 848D ; et les âmes affamées, et les âmes assoiffées : *ibid.*, et *In Cant.*, VII, 2 et 3, 807A et *ibid.*, XXIII, 3, 885D.

sur l'aile de son ardent désir, le roi a devancé son messenger près de la Vierge qu'il aimait, *nimio pervolans desiderio, praeventit suum nuntium ad Virginem quam amaverat*<sup>1</sup>. Cette vision, son âge mûr la retient toujours, élargie cette fois à la mesure du plan de l'Incarnation. Ce n'est plus seulement l'attrait de la Vierge : s'y ajoute, pour entraîner Dieu, un désir d'universel rachat. Le résultat est le même : *volavit et praevolavit super pennas ventorum*, il vole, il vole le premier sur l'aile des vents, sur l'aile de son désir, et son impatient essor lui assure la victoire : te voilà vaincu, ô archange, celui qui t'envoya, d'un coup d'aile t'a dépassé, *victus es, o archangele, transiit te qui misit te*<sup>2</sup>. Montrant ailleurs<sup>3</sup> qu'anges et Saints attendent notre arrivée au banquet des noces éternelles, saint Bernard affirme que le Père, bien plus qu'eux, nous attend et nous désire, non seulement à cause de cet excès de charité dont il nous aime, *non solum propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos*, mais pour lui-même, *propter semetipsum*. Même attente et même désir chez le Fils, *quantum desideret, avide, jouissant de nous, de jouir enfin du prix de ses travaux, dans le sein du Père avec nous*. Même attente chez le Saint Esprit, Charité et Tendresse, en qui nous sommes prédestinés de toute éternité, et qui veut réaliser à plein, on n'en peut douter, cette prédestination, son œuvre, puisqu'elle est œuvre d'Amour : *expectat nos et Spiritus Sanctus : Caritas et Benignitas in qua praedestinati sumus ab aeterno; nec dubium quin praedestinationem suam velit impleri*<sup>4</sup>. Constatons que ce passage de saint Bernard nous montre chacune des Trois divines Personnes sous cet aspect du Dieu de Désir, *Deus... desiderans*.

Mais voici plus étonnant et plus audacieux encore. Au riche parterre des sermons de saint Bernard, la série de la Dédicace brille d'un éclat singulier. Le cinquième l'emporte en magnificence. Il roule sur cette pensée : le tout et le rien se heurtent en nous. Nous sommes cité, temple et maison de Dieu ; d'un Dieu pour nous à la fois, Roi, Père et Époux. Qui va rendre digne de cet honneur disproportionné le rien, pis : le rien souillé de péchés que nous sommes ? Dieu lui-même et son désir. Nous ne sommes

1. *De laud B. M. V.*, III, 2, 72B. D'ailleurs, au n. 14, 78A, bien des mss vacient le *parvulus parvulus desideratus* ou *parvulus desiderans* (cf. v. g. GSELL-JANAUSCHKE, *Xenia Bernardina, Sermons*, t. I, Vienne, 1891). C'est à l'Enfant Jésus, son ami si tendre, qu'au début de sa carrière, saint Bernard confiait, en lui qu'il incarnait à juste titre, sa doctrine du Dieu de Désir.

2. *In Cant.*, LIV, 1, 1038CD.

3. *In Vig. Nat.*, II, 7, 93C seq.

4. *Praedestinationem* répond au *praedestinati sumus* ; nous sommes bien sur le plan de la Charité, *in ordine charitatis*. Impossible donc d'adoucir le sens de *praedestinatio* en y voyant, par exemple, une simple désignation anticipée. Saint Bernard a voulu le sens plénier et divin, qui nous plonge d'un élan au fond du mystère de la prédestination. Lire dans la même lumière : *De vig. Nat.*, III, 8, 98B, et *In Nat.*, II, 1, 119D seq.

qu'un rien, en effet. Mais autre chose de nous peut-être, ah ! mes frères, respirons ! se cache dans le cœur de Dieu. O Père des miséricordes ! ô Père des misérables ! Pourquoi presser ainsi contre eux votre cœur ? *quid apponis erga (eos) cor tuum* (*Job*, VII, 17) ? Saint Bernard ne dit pas : pourquoi les presser contre votre cœur ? Pour un Dieu de Désir, le tour ne serait pas assez vif. Et il répond, appliquant hardiment à Dieu la parole évangélique connue : Je le sais, je le sais, votre trésor est là, votre cœur y va, *scio, scio, ubi est thesaurus tuus, ibi est cor tuum*. Et ce trésor quel est-il ? C'est nous : *thesaurus tuus sumus*. Devant vous, *ante te*, si l'œil de votre vérité nous juge, *in iudicio veritatis tuae*, nous ne sommes rien : mais au dedans de vous, *intra te*, dans ce cœur où votre tendresse nous couve, *in affectu pietatis tuae*, nous sommes un trésor. Votre amoureux appel nous a donné l'être, a donné d'être quelque chose à notre néant, *quae non sunt vocas ... et sunt quia vocas* : et votre tendresse lui confère en vos entrailles une ampleur magnifique, *ut magnifice dilatelur in tuis visceribus*<sup>1</sup>. Sans aucun doute, un traducteur à ceillères, à intuitions volontairement ou non parcimonieuses, récusera cette exégèse. L'*aliud de nobis in corde Dei* doit se traduire, selon le contexte immédiat, par : une autre opinion de nous (mot à mot : autre chose nous concernant) se cache au cœur de Dieu, autre que celle que nous avons nous-mêmes de nous ; et la suite du texte à l'avenant. C'est juste. Mais si l'on tient compte de l'ensemble du sermon, de l'ensemble de l'œuvre, de l'âme de saint Bernard et du mouvement secret qui les anime, il faut bien l'avouer : sous cette apparente et exacte signification s'étend un sens plus profond qui la soutient. Oui, *de nobis* veut bien dire *nous concernant* ; mais par-dessous ce sens de la préposition *de*, sens dérivé, transparait son sens premier, qui, la distinguant de *ab* et de *ex*, « exprime qu'un objet est séparé d'un autre auquel il était attaché » ; d'où, *aliud de nobis* : autre chose *de* nous. Tout le contexte le crie : ce que Dieu, en nous appelant à l'être, voulait faire de nous : notre vie de grâce, notre destinée de gloire (l'une et l'autre bien réelles), même séparé de nous, arraché de notre âme par le péché, qui nous rejette (autre réalité), à notre néant, demeure comme un trésor, *son* trésor, toujours disponible dans le cœur de Dieu, toujours récupérable, parce qu'ainsi, de toute éternité, le veut la miséricorde divine. On criera sans doute à l'inutile et abusive minutie du commentaire. Nous en rencontrerons bien d'autres exemples, et donnés, la plupart, par les vieux maîtres eux-mêmes.

On parlera d'ésotérisme, peut-être. Le mot n'effraie nullement les familiers de saint Bernard. Ils en parlaient même, au besoin, les

1. *In Ded.*, V, 4, 531cd. On notera le soin de saint Bernard à étayer son enseignement du *Deus Desiderans* sur la Bible : *Job*, l'Évangile, etc.

premiers. Les deux sens aussi bien s'enchevêtrent ; ils ne faisaient qu'un dans la pensée de l'auteur comme dans la pensée de Dieu qu'il essaie de sonder, sans la moindre envie, à de telles profondeurs, d'en dissiper le mystère par de rigoureuses et impossibles distinctions. Cet ésotérisme, simple marque, au fond, d'esprits tout entiers envahis et modelés par l'amour divin, on le retrouvera lui aussi partout diffus chez les vieux auteurs, dans leurs façons de penser et d'écrire. Ici, d'ailleurs il suffit pour se justifier, de poursuivre la lecture. Après quelques alinéas<sup>1</sup> voici qu'en toute clarté, en toute solennité, avec toutes attestations d'usage, propres à entraîner la ferme conviction de notre esprit, l'Esprit Saint en personne, l'Esprit du Père, va nous révéler enfin, que ce quelque chose de nous si amoureuxment enclos au cœur du Père, c'est notre titre de Fils de Dieu, *ut quod de nobis latet in corde Patris, nobis per ipsius Spiritum reveletur, et Spiritus ejus testificans persuadeat spiritui nostro, quod Filii Dei sumus* ; titre qui lui aussi, grâce vivante et pas simple étiquette, nous lance avec vigueur, non seulement dans l'ordre des sentiments, mais dans celui des réalités. Celles-ci, le *persuadeat* répète au début de la phrase suivante en introduit, avec une nouvelle et pressante invitation à y croire, la série prestigieuse ; elle va de l'éternelle prédestination à la « magnification » future, *ab aeterna praedestinatione ad futuram magnificationem*. Entre elles, la route s'étend, jalonnée par les étapes du divin appel et de la justification par la foi, *vocando et justificando per fidem, velut medius transitus*. Le tout baigne dans cette atmosphère de gratuité pure, *gratis*, où se trahit le Dieu du Désir.

Arrêtés un instant avec saint Bernard, sur ce haut promontoire où il nous transporta<sup>2</sup>, *in illa superiori specula vel paululum immorantes*, cherchons avec lui la maison, le temple et la cité de Dieu, cherchons l'Épouse. Si avec lui, tremblants d'amoureuse révérence, *cum metu et reverentia*, nous osons crier le triple et triomphant *nos sumus*, avec bien plus de force, nous ajouterons ; *sed in corde Dei, ... sed ipsius dignatione*, c'est nous, oui, c'est nous ; c'est nous en qui Dieu règne, se laisse adorer, se repose dans l'intimité. Mais c'est parce qu'il nous a désirés et aimés le premier, Lui, le Dieu de Désir, dont l'Amour meut tous les amours, *movet sicut desiderans*. Toute l'œuvre de saint Bernard n'est que développement de cette pensée : au moment même où il le chasse du Paradis terrestre à tout jamais, Dieu réserve à l'homme vagabond, s'il se repent, un suprême refuge en son cœur divin avec le titre de fils de Dieu. Au moment même, le même jour, où l'homme, par son péché, le chasse de la terre et, croit-il, du ciel,

1. *In Deo*, V, 7, 533B.

2. *Ibid.*, 8, 534A.

Dieu se réserve un dernier refuge, inviolable : trône, temple, domaine, dans le cœur de l'homme, car celui-ci ne pourra jamais plus se débarrasser de l'image de l'Amour en lui imprimée, de ce titre de fils de Dieu à lui imposé par vocation et prédestination éternelles : image vivante donnant droit au titre, titre gros d'infini supposant, nécessitant l'image.

Dans ce même sermon, avant d'attaquer cet exposé plein de richesses, saint Bernard, oh ! en toute sincérité, se présentait comme un esprit sans profondeur<sup>1</sup>. Donnons acte à la modestie d'un saint, et reconnaissons-le : en ce passage qu'on vient de citer largement, c'est le *mécanisme* de cette motion amoureuse, c'est la *psychologie* de ce Dieu de Désir, si l'on ose employer ces mots profanes, qu'il a tenté d'éclaircir pour une part. Parmi tant d'autres textes, les sermons 80-86 sur le Cantique offrent aussi de somptueuses variations sur ces thèmes : Dieu cherche le premier et meut pour se faire chercher ; l'Amour est à la base de la recherche ; il est la cause et le fruit de la recherche divine, etc. Toutes les modalités du *movet sicut desiderans* sont envisagées. L'œuvre de saint Bernard ne se comprend à plein qu'en fonction de cette doctrine, on ne saurait trop le redire<sup>2</sup>.

\* \* \*

Pour comprendre en outre l'influence de celle-ci sur les auteurs spirituels cisterciens et son rayonnement à travers les lieux et les âges, il faut en face de ce Dieu de Désir vu par saint Bernard, dresser la silhouette de Bernard vu par Dieu : tel que Dieu le façonna pour sa gloire et pour sa joie.

Point n'est besoin pour cela de tracer un portrait en pied de ce Désiré de Dieu. Une esquisse de leurs premiers contacts suffira, avec la preuve qu'ils s'intensifièrent au long des années, jusqu'à

1. Non sum homo profundi sensus. *Ibid.*, 2, 530D. Après les développements qui précèdent, on se rendra aisément compte des hauteurs doctrinales où saint Bernard poussait ses entretiens liturgiques.

2. On ne peut qu'indiquer en note, car il faut se borner, quelques-unes des nombreuses références de saint Bernard sur le *Deus Desiderans* : *In Cant.*, LXVII, 10, 12, 1107-1108 ; *ibid.*, LXVIII, 2, 1108D seq. ; *ibid.*, LXIX, 2 et 7-8, 1112 seq. ; *ibid.*, LXX, 2, 1117 et seq., qui explique cette priorité de l'amour divin : quia nusquam et nunquam non potuit Deus non amare. Cf. aussi *In Cant.*, LXXI, 10, 1126, qui la montre comme le prélude de l'unus cum Deo spiritus. Voir encore *De Div.*, XXXVII, 2-4, 640-641 ; *Epist.*, CVII, 7-8, 246B seq. ; *De dil.*, I et VII. Le texte important d'Aelred sur la « concupiscence de l'esprit » et sa source en Dieu, ex Deo... quae spiritus est non nostri, sed Dei, appuyé d'ailleurs sur *Rom.*, V, 5, montre bien tout ce que son *Speculum Charitatis* doit à la doctrine de saint Bernard. Même dépendance chez les autres disciples de ce dernier. — Aux nombreuses variantes du célèbre « Tu ne Me chercherais pas si tu ne M'avais pas trouvé », déjà rencontrées dans les citations précédentes, ajouter encore : *l'habets quem sic quaeritis*, *De div.*, XXXVII, 4 ; *le nemo quaerens valet, nisi qui prius invenerit* et *le potes quidem quaeri et inveniri, non tamen praeveniri* de *De dil.*, VII, 22 (Retrouver cette pensée dans *In Cant.*, LXIX, 8) etc.

l'embrassement suprême. Guillaume de Saint-Thierry, le plus ancien des biographes du saint, nous fournira l'une et l'autre, en des termes d'une profondeur égale à celle du sujet traité.

Dès avant la naissance de son élu, Dieu soulève un coin du voile. Bernard grandit au sein de sa mère dans une atmosphère d'actions de grâces et d'allégresse, *lacta efficitur* : réponse anticipée aux somptueuses promesses de la vision prophétique, et dans une totale effusion d'amour : gage donné au ciel par la pieuse Aleth au nom de son fils, image des effusions futures entre Dieu et son ami de choix<sup>1</sup>. Ainsi, dès le sein maternel, l'amour unique de la Vierge pleine de grâce et les harmonies du *Magnificat* environnaient le Verbe fait chair. Quelques années plus tard, une nuit de Noël, en attendant l'heure de Matines au milieu des siens, Bernard se sent pris d'un léger sommeil, *paululum soporatur*. L'Enfant Jésus lui apparaît, naissant à Bethléem. Et voici soigneusement notés par le narrateur, d'après les confidences du saint, les échanges de cadeaux entre les deux enfants, dont l'un est déjà devenu la propriété de l'autre, *puero suo... pueri Jesu*. Celui-ci insinue dans la tendre foi de celui-là de secrètes forces d'épanouissement, *teneras fidei suggerens incrementa*, et lui ouvre pour la première fois les mystères de la divine contemplation, *et divinae in eo inchoans contemplationis*. Il lui donne pour cela une sorte de répétition *velut denuo... quasi iterum...* des mystères du jour : l'Époux sortant de la chambre nuptiale, le Verbe sans voix sortant du sein de la Vierge Mère, sa beauté surhumaine. Et comme à cet âge, c'est toujours donnant donnant, voici ce que le saint petit garçon de la terre *pueruli sancti*, offre en retour : d'affectueux élans, qui déjà n'appartiennent plus en rien à l'enfance, *minime jam pueriles affectus* ; l'Enfant du ciel les emporte avec une hâte ravissante, pour Lui, *in se rapiens*, dans son cœur pour s'y complaire et en jouir<sup>2</sup>. C'est l'Enfant Jésus, Dieu de Désir, qui provoque comme toujours, mais c'est l'enfant Bernard qui donne, qui se donne, librement et virilement, qui « s'affecte à » l'amour de son Dieu, qui « s'oriente vers » Lui à jamais, parce qu'il se sent « fait pour » Lui, « portée, attiré vers » Lui, d'un mouvement désormais irrésistible : c'est tout cela que renferme, chez Guillaume, le substantif *affectus* de son texte et le verbe *afficere* (*facere ad*), d'où il sort. Chez Bernard, s'éveille la soif de Dieu ; mais Dieu a bien plus soif encore de Bernard, *Deus Desiderans*.

Cette soif mutuelle ne s'éteindra plus. Pour la preuve, Guillaume en appelle à ceux qui jouirent de l'habituelle audience du saint. Le mystère de Noël en ses épisodes variés continua, jusqu'au

1. *Vita Prima*, I, 1, 2, P. L., CLXXXV, 227D.  
2. *Ibid.*, 11, 4 ; 229A-B.

soir de ses jours, *usque hodie*, (Guillaume écrivait peu avant 1148, date de sa propre mort), de susciter chez l'abbé de Clairvaux les vues les plus profondes et une éloquence intarissable, *sensus ei profundior, et sermo copiosior*. En y saluant la fidélité du souvenir gardé par le saint aux enchantements de la nuit bienheureuse, ses disciples mesuraient à la persistance de ses fruits l'incomparable grandeur de cette bénédiction si tôt reçue, destinée par Dieu à prévenir en un jeune cœur tout autre amour, *in quanta benedictione ea hora praevenerit eum Dominus*<sup>3</sup>. S'il eût vécu jusqu'à la mort de son héros, jusqu'aux derniers livres de la *Considération*<sup>4</sup>, surtout jusqu'aux derniers sermons sur le Cantique, le biographe évoquant les tendres années lointaines où le petit Bernard aimait avec une ardeur qui passait l'enfance, eût pu constater qu'aux approches du trépas, Bernard vieilli parlait de ce même amour avec un feu qui passait l'homme et déjà révélait le compagnon des Séraphins, ses grands amis. « La vivante charité de cet homme », écrira Dante en son *Paradis*, au trente et unième chant ; comme en écho de la parole du même Guillaume : *Charitas autem quae totum eum possidet*, l'amour le possédait tout entier<sup>5</sup>.

A cette page intime des relations entre Dieu et Bernard, il faudrait ajouter la page providentielle : comment Dieu voyait et voulut Bernard dans l'histoire profane et religieuse de son temps. Cette étude, on la trouve faite et bien faite dans des ouvrages connus<sup>6</sup>. Quelques aspects cependant méritent une mise en relief, qui nous ramèneront à notre sujet : la Bible.

\* \* \*

La réforme grégorienne, dont saint Bernard se fera l'ardent apôtre, inaugurerait pour la foi une période de possession paisible et incontestée. La pensée chrétienne s'engage en des régions moins explorées. L'étude de la Bible en particulier, se transforme. Malgré le respect dont on continue de l'entourer et le renouveau où l'engagent les Victorins, l'allégorisme des jours antiques ne suffit plus. Avec un esprit d'indépendance marqué, dialecticiens dans les écoles, spirituels dans les monastères, se penchent sur le texte sacré : ceux-là affichant une confiance croissante dans

1. *Ibid.* ; et comme il suffit de peu pour faire jaillir, après de si longues années, ce souvenir ! une simple allitération : *fasciculus, quia parvulus natus est nobis*, *In Cant.*, XLIII, 4, 5 ; *hinnulus est, parvulus est, ibid.*, LXXIII, 4, 9 ; non horreo lectulum, qui novi parvulum, *Ibid.*, LXXV, 6. La tonalité de ces sermons s'en trouve entièrement changée et accrue en profondeur.

2. Commencé en 1149, ce traité fut achevé en 1152 ou en 1153. Cf. VACANDARD, *Vie de saint Bernard*, t. II, Paris, 1927, p. 450.

3. *Vita prima*, I, 14, 71, dernière phrase ; P. L., CLXXXV, 266B.

4. VACANDARD, FELICE, GOYAU, DANIEL-ROPS, etc.

l'intelligence et les ressources de la raison, ceux-ci comptant beaucoup plus sur les lumières de l'Esprit Saint et les intuitions de l'âme investie par la grâce ; mais tous, également convaincus que les Saints Livres recèlent encore bien des trésors inemployés, bien des messages à eux et à leur temps destinés, s'appliquent à les découvrir. Les uns et les autres, à part quelques frictions ici ou là vite réprimées, marchent de concert ; les échanges entre eux sont perpétuels.

Au douzième siècle, grâce à la valeur humaine et à la séduction rayonnante de leur sainteté, les spirituels l'emportent sur les dialecticiens. C'est dans leurs œuvres qu'il faut chercher la formule générale de leur époque : l'homme face à la Révélation, fait pour elle en sa structure intime, comme elle est faite pour lui ; l'âme face au Verbe, étreinte d'un mutuel désir ; le moment venu de conclure, entre la grâce et la liberté humaine, ces Épousailles mystiques, but suprême du Plan Créateur et des aspirations de l'humanisme chrétien, où l'une et l'autre selon l'admirable maxime humaniste de saint Bernard, jamais surpassée, cette œuvre que seule commence la grâce, toutes deux à travail égal, l'achèvent, *quod a sola gratia coeptum est, pariter ab utroque perficitur* ; fondues, non isolées ; en même temps, non tour à tour, elles réalisent pas à pas leurs avancées, *mixtim ; non singillatim ; simul, non vicissim, per singulos profectus operentur*<sup>1</sup>, obtenant ainsi de l'homme son maximum de rendement à la fois divin et humain.

En cet épisode infiniment attachant de l'histoire spirituelle de l'humanité, saint Bernard apparaît aux yeux de Dieu et se présente en effet à son temps comme initiateur et maître. « Ses vues s'identifient aux vues de Dieu. De cet homme illustre, opinions religieuses, sagesse et éloquence, vie et renommée, courent, et ce n'est que justice, à travers la latinité entière »<sup>2</sup>. Abélard, en définitive, aura raison dans Thomas d'Aquin ; mais saint Bernard, dans l'intransigeance de sa mystique, domine, même humainement, tout le XII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. C'est lui, en vérité, pour son siècle et pour tant de générations d'âmes, l'Ami de l'Époux. Recherche de l'Élue, vêtue et parure de la Fiancée, apprêt des Noces, conduite à la Chambre nuptiale, chant de l'Épithalame : tous ses devoirs de *Paranymphe*, il sut à la perfection les remplir : lui-même, choisi de si bonne heure, instruit si suavement à l'école du Seigneur, si tôt jeté à cœur perdu, aux embrassements divins. Tout le préparait à ce rôle : ambiance

1. *De grat.*, XIV, 47 ; 1026D seq.  
2. NICOLAS DE CLAIRVAUX, cité par Mabillon : *S. Bernard, opera omnia*, t. III, p. XXVII (cf. *P. L.*, CLXXXIII, 21-22).  
3. G. PARÉ, A. BRUNET, P. TREMBLAY, *La renaissance du XII<sup>e</sup> s.*, Paris, 1933, p. 181.

générale, esprit du Cîteaux primitif, tempérament propre..., et, on va le voir, l'orientait vers la Bible. Il naît dans la chevalerie, et sa vie entière en affichera si bien les vertus, que son siècle reconnaît en sa personne le parfait modèle du chevalier et, dans la « Queste du saint Graal », l'incarne dans le héros Galaad<sup>4</sup>. Or, depuis la disparition du droit écrit, toute la féodalité repose sur la *parole* : parole donnée, parole reçue, égale parole sacrée : Dieu la sanctionne « qui jamais ne mentit », « qui toujours ses promesses tient », comme le répètent les trouvères<sup>5</sup> ; toute la chevalerie s'affaire à la recherche d'une *loi*, — ce sera son « Code » — qui satisfasse toute justice et établisse entre les hommes et Dieu les relations les plus nobles et les mieux ordonnées<sup>6</sup>. Il entre à Cîteaux, et devient en peu d'années la gloire du nouvel Ordre. Or, Cîteaux venait de germer d'un double et ardent désir : rendre à la formule de profession monastique, à la parole donnée à Dieu et incomplètement tenue à Molesme, son exacte et rigoureuse portée ; retrouver la loi, authentique et non approximative, nue et sans commentaire, embrassée enfin dans sa plénitude. Par l'observation littérale de la Règle de saint Benoît, les fondateurs du Nouveau Monastère avaient atteint ce double but. Très vite, Bernard porte ses convoitises plus haut encore. Il arrivait au monastère, non pas seulement en « chercheur de Dieu »<sup>7</sup> : il l'avait depuis longtemps trouvé, parmi des faveurs aussi rares que précoces ; mais, en « assoiffé de Dieu, *sitiens Deum* »<sup>8</sup> ; mieux encore, en proie de Dieu, car ces faveurs elles-mêmes nous prouvent que s'il peut dire : *tenui eum et non dimittam*, je L'ai tenu et ne Le lâcherai plus, nous devons croire avec lui, qu'« à son tour, il est solidement tenu par Celui qu'il tient, *vicissim tenetur ab eo quem tenet* »<sup>9</sup>. Quelle force incomparable en cette liaison, dont, si ardemment unifiées, les volontés de Dieu et de Bernard garantissent la solidité, *quid hac copula fortius, quae una duorum tam vehementi voluntate firmata est*<sup>10</sup> ? Toute la vie de ce dernier l'attestera. Ainsi Dieu voulait et voyait Bernard, *anima sitiens*.

Or, c'est à ce sommet, c'est jusqu'au sein de l'adorable Trinité, que le saint va d'abord transporter le double souci de son époque

1. É. GILSON, *Les idées et les lettres*, Paris, 1932, p. 74. A. BROUIN, *La Queste du Graal*, Paris 1945, Préface, passim.  
2. et qui, par la voix de son abbé Étienne Harding, n'omet point de rappeler à l'ordre le jeune novice Bernard oublieux des prières quotidiennes promises pour sa mère défunte. Cf. HERBERT, *De mirac.*, II, 23 ; *P. L.*, CLXXXV, 1332.  
3. Voir, par ex., M. BLOCH, *La société féodale*, t. I, *La formation des liens de dépendance*, Paris, 1939, passim, spécialement : pp. 173 seq., pp. 186-187 ; t. II, *Les classes*, *ibid.*, 1940, pp. 53 et seq.  
4. Cf. *Ps.* XXIII, 6 et *Reg. St. Benedicti*, LVIII.  
5. *In Cant.*, VII, 2 ; 807A ; *ibid.*, XXIII, 3, 885D.  
6. *In Cant.*, LXXIX, 5 ; 1165A.  
7. *Ibid.*

et de son milieu immédiat : la Parole et la Loi. Non seulement il voit en Dieu leur exemplaire et leur fondement, tout le monde en convenait ; mais déjà tourmenté par ce besoin de fusion en Dieu, par cet *unus cum Deo spiritus*<sup>1</sup> but de toute sa vie, il les identifie à Lui et pour les insérer en Lui, construit cette double et parallèle relation, aux éléments interchangeables, déjà exprimée dans ses plus anciennes œuvres et maintenue comme autre base de sa doctrine jusqu'aux dernières : Parole=Vérité=Verbe ; Loi=Amour=Esprit Saint, réduite à l'un dans la Charité et vivante dans le Christ.

C'est sur ce même sommet qu'à Bernard, chargé de son double souci, la Bible va se révéler. Comme on vient d'essayer de répondre aux deux questions : comment Bernard voyait Dieu et comment Dieu voyait Bernard, on doit maintenant se placer devant ces deux autres : comment Bernard voyait-il la Bible ? en quelle disposition la Bible le trouvait-elle ?

1. Cf. I Cor., VI, 17 ; l'*unus cum Deo spiritus* sans cesse rencontré dans l'œuvre de saint Bernard et des siens mériterait une longue étude. C'est l'une des pièces essentielles de la spiritualité bernardine et cistercienne. Bien comprise, celle-ci s'encadre entre le texte de saint Paul qu'on vient de rappeler et l'antienne du *Magnificat* aux deuxièmes vêpres de saint Bernard où elle s'enchâsse : ...totus pergit in Deum, et adhaerens illi unus fit cum eo spiritus. *Brev. Cist.*

## CHAPITRE II

## FACE A LA BIBLE

- I. Les sentiments de Bernard. *L'influence de saint Benoit. — Ce que Bernard voit dans la Bible. — L'Écriture, règle de vie. — Parole de vie. — Vérité. — Loi d'amour et don de Dieu. — Transition: Autour du Maître, le Chapitre de Clairvaux.*
- II. Les dispositions de Bernard. 1<sup>o</sup> *Dé fiance de soi, modestie, humilité, docilité.* — 2<sup>o</sup> *Audace (sa mesure).* — 3<sup>o</sup> *Liberté (sa raison d'être).* — 4<sup>o</sup> *Équilibre et bon sens.* — « Notre » Bible.
- III. L'attitude de Bernard. *La Bible, loi vivante. — Ses rigueurs: non est fas... — L'argument d'Autorité. — La citation-preuve. — Bible et Présence divine. — Ses souplesses. — Conclusion: l'attitude de saint Bernard vis-à-vis du texte sacré, garantie de son interprétation.*

## I

Façonné par tant de préparations lointaines, brûlant des grâces toutes proches reçues pendant la retraite de Châtillon, Bernard prend à Cîteaux, sinon son premier contact, du moins son contact officiel avec la Bible. Presque seule, elle fournit l'aliment de la *lectio divina*, de cette sainte et divine Lecture, pièce maîtresse, avec l'*Opus Dei* et le Travail manuel, de la vie bénédictine. Il applique à son étude des facultés déjà tournées vers un idéal précis, une âme déjà engagée, avant les vœux, dans des liens indissolubles<sup>1</sup>. Il y trouve l'explication et l'apaisement de ses désirs, parce qu'il y découvre l'expression et comme la présence des désirs de Dieu. Tout entière inspirée par l'Esprit

1. Pour éclairer la profondeur et la précocité de son engagement, il suffit de relire les trois premiers chapitres de la *Vita prima*, P. L., CLXXXV, 227-237. Aelred, quand il entre à Rievaulx, est bien moins avancé que Bernard dans les voies spirituelles. Jusqu'en sa vieillesse, cependant, il restera frappé de ce premier contact avec la Bible : « Sitôt entré au monastère, je m'appliquai à la lecture des saintes Lettres. Un jour vint où leur douceur m'envahit et me fit juger viles les sciences mondaines » *De Amic.*, P. L., CXCIV, 659b. L'un de ses panégyristes nous le montre acharné à cette lecture, y exerçant tout le talent de sa perspicacité native : proprio sudore et ingenii subtilis sibi innati exercitio. *Eloge d'Aelred*, dans *Vita Walthoni*, de Jocelyn de Furness. Cf. *Acta Sancti*, in mense augusti, édition PALMÉ, t. I, p. 258, n. 32.

Saint, ordonnée tout entière au Verbe Incarné, Vérité à la fois et Amour, la Bible que baigne au surplus une unique atmosphère : la Charité de Dieu, ne peut être pour Bernard que cette Parole et cette Loi divines tant cherchées, mises par le truchement de l'écriture à la disposition de l'homme, pour inspirer ses propres paroles et ses propres lois. En elle, tous les termes de la double relation notée plus haut s'entre-replacent comme naturellement et leur réduction à l'unité se montre plus facile que dans n'importe quel autre livre fait de main d'homme. Cette vue de saint Bernard découle étroitement de celle de saint Benoît. On ne saurait exagérer l'influence de ce dernier et spécialement de l'expression *lectio divina*. Ainsi la qualifie le Patriarche au début de ce chapitre quarante-huitième, où il en traite officiellement ; et il faut sous-entendre partout dans la Règle cet adjectif. Comment le traduire ? lecture divine ne dit rien ; lecture des écrits divins, des livres qui rapprochent de Dieu, ne vise que l'objet de la lecture ; sainte lecture, *sancta lectio*, qu'emploie aussi la Règle, marque son excellence, le respect qui doit l'entourer, ou son effet sanctifiant dans l'âme. Une fréquentation assidue de ces cœurs profonds : Benoît, Bernard, Guillaume..., la familiarité avec leurs écrits, fait paraître tout cela insuffisant, bien qu'exact. Ainsi non plus, ne suffirait de traduire *opus Dei, opus divinum*, l'œuvre de Dieu, en se bornant au sens d'œuvre destinée à honorer Dieu et en esquivant le sens fort : œuvre qui appartient à Dieu, qui est propriété de Dieu et à laquelle il nous invite à coopérer ; et aussi : œuvre de Dieu accomplie en nous : c'est pendant l'office divin que certainement Il œuvre en nous par sa grâce avec le plus de force et d'efficacité. Comme l'*opus Dei*, la *lectio divina* est travail de collaboration d'abord et de communion. La traduction doit y penser. Tout en accueillant les sens notés plus haut, vrais, mais d'une vérité partielle, elle ne se satisfera que du sens plénier : lecture faite avec Dieu, en sa compagnie, avec son aide, lecture à deux, cœur à cœur avec lui. Poussant plus loin encore, dans l'ambiance du *gustate quoniam suavis est Dominus* et du *sentite de Deo in bonitate* qui leur est chère, saint Bernard, Guillaume et les auteurs cisterciens qui les suivent de plus près, comprendront : lecture qui fait sentir à l'âme le goût de Dieu, qui établit le contact entre l'âme et Dieu. La suite de cette étude le justifiera avec ampleur. Voici en attendant quelques conséquences immédiates.

Saint Benoît invitait tout homme à trouver en chaque phrase, en chaque mot de la Bible une loi très droite et très sûre pour mener sa vie, *rectissima norma vitae humanae*<sup>1</sup>. Ainsi pour saint Bernard et les spirituels cisterciens, d'abord excellents bénédictins. Mais c'est aussi beaucoup mieux. Chaque phrase pour eux,

1. *Reg. Mon.*, cap. LXXIII.

chaque mot de la Bible est un message d'amour, une provocation à l'amour lancée par un Dieu impatient de se faire aimer, *Deus desiderans*. Splendide couronnement, sur ce point précis, de ce que saint Benoît, dans son humilité, appelait une ébauche de règle, *inchoatio regulae*<sup>1</sup> ; plus encore : fruit merveilleux de cette *divina lectio*, dont le grand Patriarche avait fait l'une des assises de la vie monastique<sup>2</sup>. Chaque mot de la Bible éveille une résonance dans l'âme cistercienne, et l'écho en est aussitôt relancé vers Dieu, non pas simplement sous forme de citation exacte : une bonne mémoire y suffirait ; mais heureusement et amoureuxment transformé par des esprits qui en ont assimilé le suc, mais entremêlé d'humbles mots humains qui ne souffrent en rien du voisinage. Bien au contraire : cela compose le langage amoureux le mieux adapté : le plus digne de l'Amour qui l'inspira.

« Règle de vie », disait saint Benoît. Eux disent : Parole de vie, vie offerte aux chercheurs, aux avides, vie à prendre et à emporter. « Paroles de vie éternelle », dit saint Bernard avec l'apôtre Pierre, précisément en son sermon de saint Benoît<sup>3</sup>. « Ne vous étonnez pas, dit-il encore, un jour où il décortiquait avec zèle et surabondance un texte imprévu<sup>4</sup>, ne vous fâchez pas de ma passion à fouiller dans les coffrets de l'Esprit Saint. Ma conviction, la voici : c'est cela qui fait vivre, c'est là qu'est la vie de mon esprit, *nemo miretur aut moleste accipiat, si in his scrutandis, tanquam quibusdam Spiritus Sancti apothecis curiosus existo, cum sciam quia sic vivitur, et in talibus vita spiritus mei* »<sup>5</sup>.

Mais cette Parole, si on veut la voir produire ses fruits de vie, il faut se plier à son jonction secrète. L'esprit qui présida à la composition des Écritures, c'est dans cet esprit-là qu'elles veulent qu'on les lise ; dans ce même esprit qu'elles sont à interpréter, *quo enim spiritu legi desiderant : ipso etiam intelligendae sunt*<sup>6</sup>. *Legi desiderant* : l'exigence active réside dans l'Écriture elle-même comme plus haut dans le Dieu de Désir, et porte sur la lecture. *Intelligendae sunt* : ce passif précautionneux, tout en conservant la note d'obligation, l'atténue. Il est de fait que si tout le monde

1. *Reg. Mon.* c. LXXIII.

2. *Ibid. passim.*, v. g. cap. XLVIII. Voir aussi D. LE BAILL, *L'Ordre de Cîteaux*, la Trappe, Paris, 1932, p. 108.

3. P. L., CLXXXIII, 382B seq.

4. Les sept bailllements de l'enfant ressuscité par Elisée.

5. *In Cant.*, XVI, 1, 849A. Se représenter l'émotion de l'imagination et sensible auditoire à ces dernières paroles. Ils les replacent de mémoire dans leur contexte : le triomphant cantique d'Ézéchias, guéri par un miracle. Ils revoient le roi moribond et Isala avec son emplâtre de figues, véhicule impromptu des miséricordes divines (*Is.*, XXXVIII, 26, 27) et la promesse de quinze ans de vie nouvelle ; tandis que le royal miraculé repasse en son souvenir les années écoulées. Mais pour eux, aujourd'hui, il ne s'agit pas de quinze ans, mais de vie éternelle ; d'une poignée de figues, mais de toute l'« apothécairie » de l'Esprit Saint, *apotheca Spiritus Sancti*, car c'est lui, en personne, et non plus Isala qui s'offre à eux et les comble.

6. *GUIL. DE ST. TH., Epist. ad Frat.*, I, 10, 31 ; P. L., CLXXXIV, 327D.

Saint, ordonnée tout entière au Verbe Incarné, Vérité à la fois et Amour, la Bible que baigne au surplus une unique atmosphère : la Charité de Dieu, ne peut être pour Bernard que cette Parole et cette Loi divines tant cherchées, mises par le truchement de l'écriture à la disposition de l'homme, pour inspirer ses propres paroles et ses propres lois. En elle, tous les termes de la double relation notée plus haut s'entre-remplacent comme naturellement et leur réduction à l'unité se montre plus facile que dans n'importe quel autre livre fait de main d'homme. Cette vue de saint Bernard découle étroitement de celle de saint Benoît. On ne saurait exagérer l'influence de ce dernier et spécialement de l'expression *lectio divina*. Ainsi la qualifie le Patriarche au début de ce chapitre quarante-huitième, où il en traite officiellement ; et il faut sous-entendre partout dans la Règle cet adjectif. Comment le traduire ? lecture divine ne dit rien ; lecture des écrits divins, des livres qui rapprochent de Dieu, ne vise que l'objet de la lecture ; sainte lecture, *sancta lectio*, qu'emploie aussi la Règle, marque son excellence, le respect qui doit l'entourer, ou son effet sanctifiant dans l'âme. Une fréquentation assidue de ces cœurs profonds : Benoît, Bernard, Guillaume..., la familiarité avec leurs écrits, fait paraître tout cela insuffisant, bien qu'exact. Ainsi non plus, ne suffirait de traduire *opus Dei*, *opus divinum*, l'œuvre de Dieu, en se bornant au sens d'œuvre destinée à honorer Dieu et en esquivant le sens fort : œuvre qui appartient à Dieu, qui est propriété de Dieu et à laquelle il nous invite à coopérer ; et aussi : œuvre de Dieu accomplie en nous : c'est pendant l'office divin que certainement Il œuvre en nous par sa grâce avec le plus de force et d'efficacité. Comme l'*opus Dei*, la *lectio divina* est travail de collaboration d'abord et de communion. La traduction doit y penser. Tout en accueillant les sens notés plus haut, vrais, mais d'une vérité partielle, elle ne se satisfera que du sens plénier : lecture faite avec Dieu, en sa compagnie, avec son aide, lecture à deux, cœur à cœur avec lui. Poussant plus loin encore, dans l'ambiance du *gustate quoniam suavis est Dominus* et du *sentite de Deo in bonitate* qui leur est chère, saint Bernard, Guillaume et les auteurs cisterciens qui les suivent de plus près, comprendront : lecture qui fait sentir à l'âme le goût de Dieu, qui établit le contact entre l'âme et Dieu. La suite de cette étude les justifiera avec ampleur. Voici en attendant quelques conséquences immédiates.

Saint Benoît invitait tout homme à trouver en chaque phrase, en chaque mot de la Bible une loi très droite et très sûre pour mener sa vie, *rectissima norma vitae humanae*<sup>1</sup>. Ainsi pour saint Bernard et les spirituels cisterciens, d'abord excellents bénédictins. Mais c'est aussi beaucoup mieux. Chaque phrase pour eux,

1. *Reg. Mon.*, cap. LXXIII.

chaque mot de la Bible est un message d'amour, une provocation à l'amour lancée par un Dieu impatient de se faire aimer, *Deus desiderans*. Splendide couronnement, sur ce point précis, de ce que saint Benoît, dans son humilité, appelait une ébauche de règle, *inchoatio regulae*<sup>1</sup> ; plus encore : fruit merveilleux de cette *divina lectio*, dont le grand Patriarche avait fait l'une des assises de la vie monastique<sup>2</sup>. Chaque mot de la Bible éveille une résonance dans l'âme cistercienne, et l'écho en est aussitôt relancé vers Dieu, non pas simplement sous forme de citation exacte : une bonne mémoire y suffirait ; mais heureusement et amoureuxment transformé par des esprits qui en ont assimilé le suc, mais entremêlé d'humbles mots humains qui ne souffrent en rien du voisinage. Bien au contraire : cela compose le langage amoureux le mieux adapté : le plus digne de l'Amour qui l'inspira.

« Règle de vie », disait saint Benoît. Eux disent : Parole de vie, vie offerte aux chercheurs, aux avides, vie à prendre et à emporter. « Paroles de vie éternelle », dit saint Bernard avec l'apôtre Pierre, précisément en son sermon de saint Benoît<sup>3</sup>. « Ne vous étonnez pas, dit-il encore, un jour où il décortiquait avec zèle et surabondance un texte imprévu<sup>4</sup>, ne vous fâchez pas de ma passion à fouiller dans les coffrets de l'Esprit Saint. Ma conviction, la voici : c'est cela qui fait vivre, c'est là qu'est la vie de mon esprit, *nemo miretur aut moleste accipiat, si in his scrutandis, tanquam quibusdam Spiritus Sancti apothecis curiosus existo, cum sciam quia sic vivitur, et in talibus vita spiritus mei* »<sup>5</sup>.

Mais cette Parole, si on veut la voir produire ses fruits de vie, il faut se plier à son injonction secrète. L'esprit qui présida à la composition des Écritures, c'est dans cet esprit-là qu'elles veulent qu'on les lise ; dans ce même esprit qu'elles sont à interpréter, *quo enim spiritu legi desiderant: ipso etiam intelligendae sunt*<sup>6</sup>. *Legi desiderant* : l'exigence active réside dans l'Écriture elle-même comme plus haut dans le Dieu de Désir, et porte sur la lecture. *Intelligendae sunt* : ce passif précautionneux, tout en conservant la note d'obligation, l'atténue. Il est de fait que si tout le monde

1. *Reg. Mon. c.* LXXIII.

2. *Ibid. passim.*, v. g. cap. XLVIII. Voir aussi D. LE BAILL, *L'Ordre de Cîteaux, la Trappe*, Paris, 1922, p. 108.

3. *P. L.*, CLXXXIII, 382B seq.

4. Les sept bailements de l'enfant ressuscité par Elisée.

5. *In Cant.*, XVI, 1, 849A. Se représenter l'émotion de l'imaginatif et sensible auditoire à ces dernières paroles. Ils les replacent de mémoire dans leur contexte : le triomphant cantique d'Ezéchiél, guéri par un miracle. Ils renvoient le roi moribond et Isaïe avec son emplâtre de figues, véhicule impromptu des miséricordes divines (*Is.*, XXXVIII, 16, 21) et la promesse de quinze ans de vie nouvelle ; tandis que le royal miraculé repasse en son souvenir les années écoulées. Mais pour eux, aujourd'hui, il ne s'agit pas de quinze ans, mais de vie éternelle ; d'une poignée de figues, mais de toute l'« apothécairie » de l'Esprit Saint, *apotheca Spiritus Sancti*, car c'est lui, en personne, et non plus Isaïe qui s'offre à eux et les comble.

6. GUIL. DE ST. TH., *Epist. ad Frat.*, I, 10, 31 ; *P. L.*, CLXXXIV, 327D.

est capable de bonnement lire en union d'esprit avec Dieu et de tirer un profit de la Vie cachée en cette lecture, la capacité de compréhension varie avec les intelligences diverses. Quel est, d'autre part, cet esprit dont parle le texte? C'est l'Esprit de Charité, qui voulut, après la chute, trouver le moyen de communiquer avec tous les hommes. Privé par elle des conversations de l'Éden, il les remplaça par le Livre où s'épancherait son amour, où se réaliserait d'abord fragile, puis de plus en plus serrée, l'union d'esprit *unus cum eo spiritu*, entre Lui et nous. La suite de ce passage serait à étudier de près, où Guillaume en tire les conclusions pratiques. Le lecteur fera bien de s'y reporter.

Cette parole, si riche, lue dans son intimité, veut s'adresser à tous. Certains que leur charge désigne, doivent la redire et la propager. Quelle responsabilité, mais quelle grandeur soudaine pour le prédicateur : il enfante la Parole. Le voici devenu, dit Hélinand de Froidmont<sup>1</sup>, mère spirituelle de la Parole : *divini Verbi mater spiritualis est*, comme la Vierge Marie fut la mère charnelle du Verbe. Il l'offre, quand il prêche, comme l'offrit la Vierge au jour de la Purification. Mais il ne suffit pas d'avoir effleuré d'un doigt superficiel l'un ou l'autre des mystères de la Sainte Écriture, pour aborder à l'Église la prédication publique, *praedicator.. non statim ut aliqua Scripturarum sanctorum summam perleviter attigerit, publice in Ecclesia praedicare debet*. Le futur prédicateur étudiera soigneusement, il purifiera son cœur ; et comme le Verbe incarné s'offrit au temple non pas dans sa majesté redoutable ni dans sa nudité dérisoire, mais revêtu d'une tendre chair et enveloppé dans des langes d'une immaculée blancheur, il offrira la Parole sainte en évitant le style ampoulé du philosophe et les gaucheries du rustre ; il l'enveloppera pour l'embellir des phrases les plus tendres, des mots les plus empreints de douceur, *offeret verbum non in majestate philosophica, sed nec in simplicitate rustica; sed affectuosissimis adornatum sententiis et dulcissimis sermonibus involutum*.

Parole d'amour reçue de Dieu et renvoyée à Dieu ; Parole vivante, en nous source de vie ; Parole à redire en l'ornant du plus pur, du plus chaud de notre éloquence humaine : voilà, sans en épuiser la liste, quelques conséquences de la position de saint Bernard, suivi par ses disciples, vis-à-vis de la Bible. Lui-même les légitimera dans un de ces très beaux textes pour lesquels, on ne sait pourquoi, les traducteurs reculent devant le mot à mot. L'Écriture, dit-il<sup>2</sup>, se sert de nos mots à nous, pour nous révéler la sagesse cachée dans le mystère. En nos inclinations profondes, au moment même où elle L'exprime

1. *In Purif.*, I, P. L., CCXII, 543B-C.  
2. *In Cant.*, LXXIV, 2, 1139C.

par des figures (de grammaire ou de rhétorique), elle insinue Dieu, *nostris affectibus Deum, dum figurat, insinuat*. Pour elle, les images connues, empruntées au monde sensible, ressemblent à des coupes faites de vile matière ; elle y verse, liqueur précieuse, ce qu'il y a d'inconnu et d'invisible en Dieu, pour en abreuver l'âme humaine, *notis rerum sensibilibus similitudinibus, tanquam quibusdam vilioris materiae poculis, ea quae pretiosa sunt, ignota et invisibilia Dei, mentibus propinat humanis*. En écrivant *insinuat, propinat*, saint Bernard certainement voyait et voulait ces mots, le premier surtout, dans leur sens le plus fort, le plus voisin de l'étymologie. Rapproché de *affectibus*, dont on se rappelle la richesse<sup>1</sup>, ce sens fort s'impose. En un langage moins ramassé, mais aussi fourni d'images opulentes, Gilbert de Hoiland reprendra le thème. Il nous montre l'océan sans borne de la majesté divine : comment le cœur humain pourrait-il en contenir l'immensité? Gilbert se souvenait peut-être de saint Augustin sur la plage et du petit enfant à la coquille. La Bible résout le problème. Au torrent, elle préfère le filet d'eau ; au flot déchaîné, la pluie de gouttelettes ; à la masse, le fragment ; *Scripturarum proeponi profuis subtilia, profuis respersa*. Elle se fait manne en grains, poudre d'encens ; *manna minutum... thus in pulverem...* Mais la moindre de ces parcelles, la moindre de ces poussières, véhicule des significations spirituelles et conduit aux mystères ; *ut quae in Scripturis exilia, quae extenuata inveneris, spiritalibus attribuas et mysticis sensibus*<sup>2</sup>. Si, de plus, l'on se représente l'âme des auditeurs (et des lecteurs)<sup>3</sup>, leur notion de la grâce, de la présence de Dieu, du contact avec le Dieu de Désir dans l'intime du cœur, on n'hésitera plus, pas plus qu'ils n'hésitaient, à prendre à la lettre ici comme ailleurs, de si expressives et frappantes formules. Ils les prenaient à la lettre, mais avant tout celles de saint Bernard, parce qu'ils voyaient en lui leur maître ès-Écritures, interprète sans égal de l'Esprit Saint, selon la belle expression de Guerric d'Igny : *magister noster ille interpres Spiritus Sancti*<sup>4</sup>, et que sa parole, ils la révéraient à l'égal de la parole inspirée.

Parole-Verbe-Vérité, disions-nous. En effet, cette Parole qui est Vie, qui est Amour, nous conduit à la Lumière, à la Vérité, *ardens et lucens* : elle est Vérité, nouvel aspect de la Bible pour les vieux auteurs : *Scriptura veritatis tuae*, ainsi se plaît à la nommer Guillaume de Saint-Thierry en s'adressant à Dieu. Il détaille en un langage fastueux : « j'entends les psaumes, les

1. A ce qu'on a dit plus haut des *affectus*, il faut ajouter, en ce qui concerne l'Écriture, la présence à leur niveau d'un mécanisme de prise de contact et d'assimilation spirituelles permettant cette « insinuation » de Dieu dans l'âme. On le décrira plus loin, p. 91 seq.

2. *Tract. Asc.*, VI, 3, P. L., CLXXXIV, 273A-C.

3. Cette « représentation », au sens théâtral, sera donnée un peu plus loin.

4. *In Nat. SS. Petr. et Paul.*, III, P. L., CLXXXV, 183D et seq.

hymnes, les cantiques spirituels chanter vos merveilles ; dans un rutillement, vos Évangiles, pour moi, redisent vos paroles et vos gestes ; les exemples de vos serviteurs, à coups répétés, rebattent mes yeux et mes oreilles ; par le choc des épouvantes sacrées, par l'éperon des divines promesses, les Écritures de votre vérité, sans répit, s'imposent à ma vue, et leur clameur dompte la surdité de mes oreilles »<sup>1</sup>. Ailleurs encore, à partir d'un verset de Psaume où se trouve le mot Vérité et au cours d'un commentaire tout rempli de répétitions bibliques ou personnelles de ce même mot, l'expression *Scriptura veritatis* permet à Guillaume de passer de la vérité dans les prières des fidèles à la Vérité qui est Dieu, qui est le Verbe. « Seigneur, la prière d'un cœur amoureux de vérité vous attire près de lui : c'est la promesse du Livre écrit par votre Vérité. La vérité vous dit en face que je veux dans un esprit de vérité vous invoquer aujourd'hui. O Vérité, exaucez-moi donc, à cause de votre miséricorde sans mesure et de votre vérité qui nous sauve »<sup>2</sup>. Ces textes suffisent à confirmer la relation : Parole-Vérité-Verbe. De plus, les derniers mots du second : *in veritate salutis tuae* la montrent, avec une clarté suffisante, incarnée dans le Christ ; et l'on peut obéir à l'invitation de saint Bernard : « Levez donc maintenant les yeux vers la personne du Seigneur ; le voici qui déclare dans l'Évangile : Je suis la Vérité »<sup>3</sup>.

Une parole tombée du cœur d'un Dieu qui est Charité se transforme vite et impérieusement, dans l'âme avide qui s'y ouvre, en Loi, elle-même contraignante et indiscutée : ainsi le veut l'Amour. Ainsi et surtout le veut cette « Loi de Charité », aux perspectives infinies, déjà rencontrée comme base d'une science légitime du particulier ; ici retrouvée comme inspiratrice à la fois et contenu du Livre : nouvel aspect de la Bible. Dieu est Charité et la Charité forme la substance divine, *charitatem... substantiam illam divinam*. Lorsque, cédant à son propre désir, *Deus desiderans*, ce Dieu-Charité, se donne, c'est la Charité qu'il donne, *Charitas dat charitatem... dicitur ergo recte charitas et Deus et Dei donum*. Mais en agissant ainsi, Dieu obéit à une Loi,

1. Audio enim in psalmis et canticis spiritalibus magna tua ; rutilant mihi in evangelis tuis dicta vel facta tua ; verberant assidue oculos meos et aures exempla servorum tuorum ; concutiant me terrificis et vellunt promissis Scripturis veritatis tuae, quae se ingerunt assidue oculis meis, et strepitu suo contundunt surditatem aurium mearum. *Med.*, II ; P. L., CLXXX, 209A.

2. Domine, qui prope es omnibus invocantibus te in veritate, sicut Scriptura veritatis tuae promittit, sicut veritas est coram te, voluntatem mihi esse invocandi te in veritate hodie ; sic, o Veritas, exaudi me in multitudine misericordiae tuae et in veritate salutis tuae. *Med.*, XII ; *ibid.*, 242C (ces derniers mots font défaut dans Migne ; naturellement appelés pour une dernière répétition de *veritate*, ils se lisent dans le manuscrit). Dans ce texte et dans le précédent, l'expression *Scriptura veritatis* ne prend sa signification et sa valeur profondes que rapportée à tout le contexte. Ainsi d'ailleurs de toutes celles des vieux Auteurs.

3. *In Cant.*, LXX, 5, 1118D.

la Loi de Charité, qui tout ensemble constitue et exprime au dehors sa vie intime, en en projetant la suavité et la flamme (*ignem veni mittere*, dira le Christ) sur la création entière, *Ipsa ex ea vivit... lex... universitatis*, Loi d'un Dieu, elle se veut sans tache, sans détour et sans réticence, *Lex Domini immaculata*. Elle ne se réserve rien, habitude de toujours, de ce qui lui appartient, *...nil sibi de suo retinere consuevit*<sup>1</sup>. Elle donne tout, se donnant elle-même. Elle se donne, en particulier dans la Bible, l'un des plus beaux de ses dons ; et celle-ci à son tour se présente comme donatrice de cette Loi, de ce tout, de toute la Charité qui est Dieu, de tout l'Esprit Saint qui, en Dieu, est la Charité personnifiée. La Bible, Parole de Vérité, réceptacle du Verbe se révèle donc en même temps comme Loi, Loi d'Amour, habitacle de l'Esprit Saint. Un mot résume et unifie ces trésors : Charité.

Cela aussi, saint Bernard entré à Cîteaux le sentait d'expérience. La formule féconde de saint Benoît, la même toujours : *rectissima norma vitae*, par la méditation assidue de ce mot *norma*, acheva de le lui expliquer. Dès le début des *Louanges de Marie*, l'un de ses premiers écrits, sa position se trahit, définitive, vis-à-vis de cette Loi : compréhension, respect, soumission. L'expression de ces sentiments veut qu'on s'y arrête. Il se propose, en son traité, de commenter l'Évangile de l'Annonciation. Il repousse avec énergie toute idée de superfluité dans le récit de saint Luc, *putasne aliquid horum supervacue positum sit? Nequaquam*. Il se refuse pour sa part, à penser qu'un seul mot puisse être tombé, vide de sens, de la bouche de l'Évangéliste, concernant surtout l'histoire sacrée du Verbe, *putem ego de ore sancti Evangelistae superfluum diffuere verbum, praesertim in sacra historia Verbi? Non puto*. Et voici qu'à ce singulier : *Verbum*, succède sans transition un pluriel imprécis : *plena omnia*, qu'il n'est point besoin de spécifier par le substantif attendu : *verba*, parce que, aussi bien, il peut d'abord, ce pluriel, rassembler la Bible entière, de laquelle, pour parer saint Luc d'une poésie de surcroît, sourdent maintenant sous la plume de Bernard, non moins soudaines, des citations venues de partout ; et qu'ensuite il veut, de toute évidence, traduire la pensée profonde de ce dernier : « Tous les textes de l'Écriture regorgent des mystères d'en-haut ; chaque terme y surabonde d'une céleste douceur, du moins pour un lecteur perspicace et attentif, habile comme Israël, à sucer le miel de la pierre et à tirer l'huile du roc le plus dur, *plena quippe sunt omnia supernis mysteriis, ac coelesti singula dulcedine redundantia ; si tamen diligentem habeant inspectorem...* »<sup>2</sup>. Le cœur empli de cette

1. Voir plus haut, p. 27 et la note 2 avec sa série de textes ; y ajouter, comme preuve de la persistance de cette doctrine fondamentale, HÉLÉNAND, *In Purif.*, II ; P. L., CCXII, 540C-541, où il cite le passage essentiel de l'Épître XI de saint Bernard.

2. *De Laud. B. M. V.*, I, 1, 56C.

conviction et de ces sentiments, il pourra, faisant défiler sous nos yeux, avec complaisance et lyrisme, les vieux textes prophétiques de l'Annonciation, écrire cette phrase, extensible elle aussi, à toute l'Écriture : « *Unus nimirum fuit spiritus Prophetarum, et licet diversis modis, signis et temporibus, eandem rem diversi non diverso spiritu et praeviderunt et praedixerunt* ; c'est un unique esprit qui inspire les Prophètes, quoi qu'il en soit chez eux de la diversité des procédés, des présages et des époques ; c'est le même objet qu'avec des différences de personnalité, mais sans différence d'inspiration, ils ont à la fois prévu et prédit »<sup>1</sup> : ici, le mystère de la Vierge Mère ; ailleurs, dans toutes les parties de la Bible, ce Dieu d'Amour qui donne sa tendresse à la terre, pour la rendre capable de germer en offrande, son fruit, le Christ, *Domino dante benignitatem et terra nostra reddente fructum suum*<sup>2</sup>, ce même (complétons Pascal) et « unique objet de l'Écriture : la Charité » incarnée<sup>3</sup> ; la loi de Charité incarnée dans le Christ, qui n'est pas venu la délier, mais la parfaire. Disciple fidèle, Adam de Perseigne, à la fin du douzième siècle pourra écrire : « Laissez le Législateur se soumettre à la Loi rédemptrice ; qu'il reçoive le bienfait dont lui-même est l'auteur, et que la Loi trouve sa fin dans ce cœur où elle avait pris naissance, *sine legislatorem legi dispensatoriae subijci, et quod dedit ipse subijciat, et ibi lex unde coeperat finiatur*. La loi d'amour du Christ ou la loi du Christ d'amour, est vérité, *lex Christi amoris est veritas... Lex est amor, qui ligat et obligat*, la Loi est Amour, un amour qui lie et oblige », etc.<sup>4</sup>. La pure doctrine de l'abbé de Clairvaux inspirait ce fils lointain de son esprit.

On le comprend maintenant : bien que saint Bernard la restreigne, en fait, aux quelques versets du récit de l'Annonciation, c'est le Texte sacré dans son ensemble que vise, en droit, l'ardente invocation : « Dieu veuille se plaire à envoyer sa Parole et nous inonder de ses parfums spirituels ; que son Esprit nous pénètre de son souffle, et que les paroles de l'Évangile s'ouvrent à notre pénétration ; qu'elles excitent en nos cœurs un désir plus vif que la convoitise de l'or et des plus précieuses pierreries ; qu'elles y éveillent surtout cette douceur plus succulente que le miel et que le gâteau de cire où il s'enclôt »<sup>5</sup>.

1. *De Laud. B. M. V.*, II, 11, 66C.

2. *Ibid.*, I, 1, 56D.

3. Voir plus haut, p. 32.

4. *Ep.*, XVI, P. L., CXXI, 637A.

5. D'où l'on voit, pour peu que l'on ose mêler le profane au sacré, que l'auteur du psaume XVIII, d'où viennent ces derniers mots, et les gourmets de son temps, appréciaient, comme ceux du nôtre, la subtile saveur du miel nouveau, croqué avec ses alvéoles encore tendres. La suite de cette étude démontrera l'opportunité éclairante de semblable comparaison dans le cadre d'une spiritualité scripturaire étroitement dépendante du sens spirituel du goût.

Tenons-nous-en à ces extraits. Ils suffisent pour l'instant. Ils nous livrent un Bernard jeune et déjà si grand, possédant sa Bible, parce que d'abord possédé par elle ; docile à l'injonction des Proverbes<sup>1</sup> : *Principium sapientiae: posside eam*, commencement de la sagesse : possède-là, livré à elle le premier et sans reprise. Ils nous le montrent sans conteste, sous la figure d'un maître, capable de s'imposer et de faire école : la citation d'Adam de Perseigne le prouve. Ils nous découvrent avec le principe de son jaillissement, la source fraîche, si enivrante dès qu'on l'a goûtée, où viennent après lui s'abreuver tous ses disciples : chacun gardant son indépendance et son originalité, mais usant d'un fond commun bien reconnaissable. La source qui alimente ce fond, c'est, chez eux, comme chez saint Bernard leur inspirateur, à la fois l'impulsion reçue du Dieu de désir et l'attrait, en retour, senti et aussitôt suivi, pour ce Dieu de Charité qui depuis toujours les choisit et les aime. *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans*<sup>2</sup> : c'est l'Esprit d'Amour.

Cette représentation de Dieu, c'est la Bible elle-même qui la leur donne en tant de textes semblables à celui qu'on vient de lire ; en tant de tableaux dont aucun n'égale en densité doctrinale celui qui ouvre les Livres Saints : la création, la chute et le pardon : les trois premiers chapitres de la Genèse, les plus importants, les plus centraux de la spiritualité de ces vieux auteurs<sup>3</sup>. D'où la question pourrait se poser : Est-ce bien Dieu qui les conduit à la Bible ou la Bible qui les conduit à Dieu ? Sauf pour le cas étudié plus haut de saint Bernard « prévenu » dès l'enfance, qui le dira ? Comment y voir clair ? Si la connaissance en quête de lumière « distingue pour unir » l'amour, lui, mélange tout et, même et surtout pour connaître, refuse de désunir. Cela dut se passer comme tout se passe en amour : des provocations mutuelles, la première, on le sait, venant de Dieu ; des correspondances avides ; des assauts de tendresse... Dieu d'ailleurs reste le maître et dirige à son gré l'amoureux commerce, et l'Esprit souffle toujours où il veut. Puisque à la base, on l'a dit, il y a *contact*, il y a fatalement *échange, don mutuel* de Dieu à l'homme, de l'homme à Dieu : la Charité et l'intelligence divines stimulant et comblant l'amour et l'intellect créés, et ceux-ci répondant à plein<sup>4</sup>. Pour saint Bernard et les siens, la Bible, vue comme Parole de Vérité et de Vie, Loi d'Amour, Don de Dieu, est le « lieu » de ces amoureux échanges, de ce don mutuel.

1. *IV*, 7.

2. *Jer.*, XXXI, 3.

3. Simple curiosité de statistique : dans les trente-cinq premiers sermons sur divers sujets, vingt-neuf, et même trente et un, en y joignant deux autres, renfermant des allusions très claires, se réfèrent au moins une fois à ces chapitres.

4. Voir *De Grat.*, XLVII, 1026D et seq. ; le texte essentiel déjà utilisé plus haut, p. 46, n. 1.

C'est, aussi bien, la position du contemplatif. Partant de Dieu, il voit les choses — et la Bible d'abord — en Dieu et à la manière de Dieu. Où trouve-t-il cet éclairage particulier? Dans la Bible, *ardens et lucens*, qui n'échauffe que pour illuminer; dans la lumière révélée. Dès cette terre, poussé par l'amour, *ardens et lucens*, il cherche la lumière de la vérité dans la lumière de Dieu réfléchie par la Bible, *in lumine tuo videbimus lumen*<sup>1</sup>. Il en vient à penser comme Dieu, en pensant avec la Bible; et s'il pousse son amour et son étude du texte sacré jusqu'à le faire entrer, comme naturellement, dans son langage et ses écrits, Dieu paraîtra résider en ces écrits et ce langage et s'exprimer par eux comme il s'exprime par la Bible.

\* \* \*

Ces quelques lignes ont essayé de tracer le portrait des vieux auteurs penchés sur l'Écriture et de dire comment ils voient ce don de Dieu: Parole de Vie, Loi d'Amour. Leurs œuvres attestent la fidélité de l'esquisse. Il n'est que de les lire pour s'en convaincre. Les citations au cours de ces pages, en fournissent des exemples, comme aussi de leur ressemblance sur ce point à saint Bernard, leur guide. En réponse à la deuxième question: dans quelles dispositions la Bible les trouvait-elle? ou plutôt comme transition où les deux questions se trouvent mêlées, voici un autre portrait. Car il est une autre catégorie de disciples, passés par le même moule, fort intéressante à signaler; les moines de Clairvaux, auditeurs habituels de Bernard et ses fils en esprit. Abbé de ce troupeau et son modèle, *forma gregis*, selon le mot de saint Benoît<sup>2</sup>, il ne pouvait pas ne pas le marquer profondément de son empreinte. Ils n'ont rien dit ni écrit, mais saint Bernard a parlé pour eux. On les voit paraître çà et là, dans les méandres des sermons; et le trait qui les peint les rend inoubliables.

Hors cadre et rangés autour de ce grand chef, voici l'état-major: ceux qu'avec une humilité touchante, l'abbé de Clairvaux traite comme ses émules: « Si toutefois vous n'interprétez mieux que moi » ce verset d'Isaïe<sup>3</sup>; « sauf meilleure explication de votre part, voici la mienne »<sup>4</sup>; « Vous aussi, après quelques recherches dans la Bible, vous pourrez trouver semblables rapprochements »<sup>5</sup>; « j'ai sous la main des preuves tirées de l'Écriture, mais je parle à des connaisseurs »<sup>6</sup>; pressé d'achever le commentaire d'un verset

1. *Pr.*, XXXV, 10.2. Ou plutôt selon le mot de saint Pierre, I *Petr.*, V, 3, si bien compris par saint Benoît.3. *In Fest. Omi. st.*, I, 5, 455B.4. *In Cant.*, XL, 1, 982B.5. *In Cant.*, LIII, 2, 1034C.6. *In Cant.*, LVI, 7, 1050A.

du Cantique: « Je n'ajoute qu'un mot, dit-il, à l'adresse de l'élite spirituelle »<sup>1</sup>.

Elle existe, cette élite, et pousse sa pointe, échelonnée. En tête, une avant-garde: « Je le sais, la pensée de plusieurs d'entre vous me devance », dans cette explication du mot Pâques, « et devine où tendent mes paroles »<sup>2</sup>; il réserve à leur allure le verbe *prae-volare*. Derrière elle, le bataillon de marche, accoutumé aux longues étapes, jamais las, fourni d'éclaireurs, de patrouilleurs, avides de conquêtes; leur chef les anime, ils excitent leur chef. C'est l'élite qui provoque les dix-sept sermons sur le psaume XC: *aliqui vestrum rogaverunt*<sup>3</sup>. C'est elle qui les allonge parfois demeurément, car elle les aime longs: « En voilà bien assez, je pense, pour aujourd'hui; mais je connais parmi vous une poignée d'impatients zélateurs qui « en veulent encore et toujours »<sup>4</sup>; et pour les satisfaire, il ajoute la valeur de sept colonnes de Migne. Aussi, le lendemain, en s'excusant de l'étendue, pénible pour certains, du sermon de la veille, l'orateur s'excuse aussi de la brièveté compensatrice de celui qu'il va prononcer, car il sait bien que sa concision ne va pas plaire aux écouteurs infatigables<sup>5</sup>.

Puis vient, masse compacte, le gros de l'armée. S'y recrutent, sans doute, au matin des fêtes carillonnées, les honnêtes dormeurs écrasés sous la fatigue des longs offices nocturnes et dont les ronflements sans vergogne cassent l'aile à l'inspiration de leur abbé<sup>6</sup>. Mais aussi, et plus certainement, s'y presse la courageuse piétaille qui, par ses murmures approbateurs rejette dans l'oubli baillleurs et somnolents<sup>7</sup>; qui grogne (*grunnitus*) en entendant l'orateur citer Origène<sup>8</sup>, ou le rappelle à la terre quand son envol s'attarde sur de trop hautes cimes doctrinales<sup>9</sup>. Troupe solide, au demeurant, de « forts en Bible »: *scientibus Scripturas loquor; scientibus enim legem loquor*<sup>10</sup> etc.; d'affamés de la Bible<sup>11</sup>, vis-à-vis desquels l'abbé de Clairvaux, quel que soit l'étiage de leur savoir spirituel, s'avoue comptable de ses propres lumières. Il est fier d'eux, parce qu'ils pratiquent la Bible<sup>12</sup>. Il leur conseille la « ruminant des psaumes »<sup>13</sup>; l'expression est connue. En voici une autre

1. *In Cant.*, LXIX, 8, 1116B. Voir aussi, *ibid.*, LXXXII, 2, 1177C, un écho des discussions sur les textes, peut-être à la « collation ».2. *In Die Sto Pasch.*, I, 12, 281C; de même *In Ps.* XC, X, 2, 222A, où l'on trouve également *prae-volare* comme dans *In Cant.*, XV, 2, 844D.

3. Préface, 2, 186B.

4. *In Ps. Qui Habitat*, VII, 10, 205C.5. *ibid.*, VIII, 1, 210A.6. *In Cant.*, XXXVI, 7, 970D.7. *ibid.*8. *De Div.*, XXXIV, 631A.9. *In Cant.*, LXXX, 1, 1166B.10. *In Nat.*, IV, 1, 126C; *In Fest. St. Pet. et Paul.*, III, 6; 414D, etc.11. *In Dom. VI post Pent.*, III, 6, 344C, et *ibid.*, 1, 341 C-D.12. *In Dom. VI post Pent.*, I, 1, 337C.13. *In Fest. SS. Pet. et Paul.*, II, 2, 409B.

moins familière, en des termes et un contexte qui appellent le latin : « Mes frères, je ne puis continuer à vous mâcher ainsi une par une les paroles de l'Évangile (de la Toussaint), *non possum modo, fratres, in hunc modum singula masticare*; à vous de vous faire animaux purs et ruminants, pour que s'accomplisse le mot de l'Écriture : un trésor enviable repose dans la bouche du sage, *vos estote animalia munda et ruminantia, ut fiat sicut scriptum est: thesaurus desiderabilis requiescit in ore sapientis*. Car pour me forcer de brider peut-être et d'amputer mon éloquence, l'heure passe et le sujet m'écrase »<sup>1</sup>. Aussi, les encourage-t-il à chercher inlassablement, à trouver par eux-mêmes : « J'abandonne à vos recherches personnelles la signification des équipages de Salomon, (au huitième verset du Cantique); appliquez-vous à cet exercice »<sup>2</sup>. Ils obéissent; et ils trouvent, en effet, parce que, de l'aveu de Bernard lui-même, heureux de le leur dire, ils appartiennent, en vérité, à la race magnifique des possesseurs et des chercheurs de Dieu : « *quaerentium an habentium dicam? habentium utique et quaerentium* »<sup>3</sup>. « Comment, en vous revoyant (saint Bernard rentrait d'Italie), mon âme ne se sentirait-elle pas transportée de joie? Comment sa joie ne déborderait-elle pas devant cette lignée de chercheurs de Dieu? *Quomodo ergo nunc non exsultet spiritus meus? Quomodo non sine modo jucundetur in generatione ista quaerentium Dominum?* Une incoercible faim de Sagesse la brûle, cette race, parce qu'elle l'a déjà goûtée, *gustatae sapientiae est esuries tam vehemens*. » Par sa présence, le Dieu de Désir l'allume en elle pour s'en faire plus ardemment chercher<sup>4</sup>.

D'une telle génération, saint Bernard après Dieu est le père. S'il s'en proclamait fier et enchanté, combien Dieu aussi devait s'en glorifier et s'en réjouir. Il voyait Bernard répondre en plénitude au programme qu'il lui avait tracé. A travers Bernard et dans son rayonnement, il découvrait, aussi dociles, aussi généreux, tous ceux, orateurs ou écrivains, simples lecteurs ou auditeurs, qui de près ou de loin, entouraient et vénéraient l'abbé de Clairvaux. Ainsi, les auditeurs d'Aelred, clients assidus des grands commentateurs bibliques : *Vos, qui soletis expositiones sanctorum Patrum legere, non habetis opus inde multa legere*<sup>5</sup>, et ceux d'Isaac de l'Étoile qui à l'exemple des moines de Clairvaux, savent rame-

1. Cogit enim succingere forsitan et praecingere verbum, tam brevitatis horae, quam materiae magnitudo. In *Fest. Omn. Sanct.*, I, 5, 435C. Le peut-être (*forsitan*) de la dernière phrase était prudent : sept colonnes de Migne bien remplies légitiment cette précaution oratoire. Saint Bernard en ce passage, fait allusion à la division de l'ancienne loi en animaux purs, parmi lesquels les ruminants, et animaux impurs.

2. In *Cant.*, XXXIX, 9, 981B.

3. De *Div.*, XXXVII, 4, 641A. On notera l'antériorité de l'*habentium* sur le *quaerentium*; vous ne le chercheriez pas, si vous ne le possédiez, habetis quem quaeritis, *ibid.*, 641C.

4. In vobis habitat, qui tam valide trahit vos ad seipsum. *Ibid.*

5. P. L., CXCIV, 285A.

ner dans les voies carrossables leur abbé, trop ami des sentiers de chèvres perdus à la pointe des mystères<sup>1</sup>. Ne regardait-il pas du même œil de tendresse, aussi ardentes et avides que leurs frères, ces cisterciennes avec lesquelles Gilbert de Hoiland, leur père spirituel, partageait sans en atténuer l'éclat ni la profondeur les sermons où, depuis la mort de saint Bernard et par délégation officielle, il poursuivait devant ses moines le commentaire du Cantique? Déjà l'un des sermons du bienheureux Guerric d'Igny nous livrait, sur le vif, cette mentalité de « chercheurs de Bible », en une petite scène non dénuée d'humour, avec comme acteurs, l'orateur et son auditoire. On pourrait la reconstituer ainsi.

« Votre sermon tronqué d'hier nous a déplu.

— Ah! mes pauvres enfants, vous me croyez passé maître ès-Lettres Saintes, alors qu'à grand'peine j'en épelle l'alphabet. D'ailleurs, si vous vous illusionnez à mon endroit, c'est par humilité ou par amour, plus que par témérité.

— Du moins, auriez-vous dû pousser votre commentaire jusqu'au bout du verset.

— Comme si j'étais capable d'expliquer les Saintes Lettres à volonté, ou même de rapporter de façon digne et congrue les explications des autres! moi qui, sur ce terrain scripturaire, me contente d'avancer pas à pas, au jour le jour, bien plus attentif à m'appuyer sur la Bible qu'à la commenter. Patientez plutôt. Notre maître à tous, Bernard, l'Interprète de l'Esprit Saint, poursuit ses sermons sur le Cantique. Il va bientôt arriver au passage incriminé. Ses lumières dissiperont nos ténèbres.

— Qu'importe! Parlez toujours en attendant mieux. Quand ce mieux viendra, nous le dégusterons tout pétillant neuf et oublierons vos vieilles insipidités rancies. Ainsi, à Cana, ce meilleur vin que Jésus garda pour la fin : il savait bien comment on guérit le dégoût.

— Vos impatiences me tyrannisent. Allons! j'y cède; finissons vaille que vaille ce verset. »

Il faudrait citer le latin. Sa longueur s'y oppose, et c'est dommage. Que le lecteur s'y reporte<sup>2</sup>. Il le trouvera à peine démarqué ici ou là par la « mise en scène » qui précède.

Ainsi, auditoire de Guerric, auditoire de Bernard, et tous autres auditoires cisterciens manifestent mêmes avidités, mêmes gourmandises béantes devant la Parole sainte, mêmes tempéraments ardents de chercheurs de Dieu. Ceux qui les enseignent ne se montrent point inférieurs à leur tâche. De leur propre aveu, saint Bernard les dépasse tous en autorité, en profondeur, en

1. P. L., CXCIV, 1720C-D.

2. Préface de Mabillon, II, dans P. L., CXXXIV, 10-11; sermons XVII et XVIII, 87A-92A et seq.

3. In *Die Fest. SS. Pet. et Paul.*, III, 1-2, P. L., CLXXXV, 183D et seq.

sainteté ; mais aucun d'eux ne se révéla indigne de lui être comparé. Tous, moines et abbés en s'aidant de la Bible, répondaient au programme tracé par Dieu. Avec quel entrain et quel succès on vient de l'entrevoir.

Entrain peut-être exagéré, diront quelques uns, succès dangereux. A scruter ainsi la Bible, à se l'assimiler, à en adopter les procédés de pensée et de langage, ils la déforment ! Et le vieux Daunou scandalisé, de reprocher à saint Bernard : « ...les textes sacrés qu'il fond dans son propre texte, et dont, pour l'ordinaire, il détourne plus ou moins le sens naturel »<sup>1</sup>. Mais non. Fils de leur temps, il est vrai ; un peu las de l'allégorisme figé des siècles précédents, d'ailleurs encore pourvu au XII<sup>e</sup> siècle d'une louable clientèle ; nullement enclins aux usages dialectiques d'écoles contemporaines, ils préférèrent « interpréter » la Bible à leur façon : une façon non pas tout à fait neuve, peut-être, mais qu'ils réussissent, on le verra plus loin, à rendre originale et bien cistercienne. Dans ce même passage qu'on vient de citer, le bienheureux Gueric la définit en ce peu de mots, qui pour l'instant suffiront à la caractériser : Ce que je dis sort de l'Écriture ; mon habitude n'est pas de la commenter, c'est, m'inspirant d'elle et me conformant à elle, de m'acquitter de mon sermon obligatoire au jour assigné, *neque hoc mihi solet propositum esse ; ut Scripturam, unde sermonem ordior, exponam ; sed ut de ipsa, et secundum ipsam, sermonem debitum suo diei persolvam*<sup>2</sup>. De ipsa, ...secundum ipsam, mots très importants : à Gueric et aux autres, l'Écriture n'offre donc pas seulement un point de départ, *unde*, et d'accrochage pour une trame à ourdir, *ordior*, en forme de commentaire oratoire ; mais un corps vivant, dont on détache des parcelles vivantes, *de ipsa*, pour s'en nourrir, un modèle vivant, de si près suivi, étreint de si près, *secundum ipsam*, que la conformité à ce modèle finira par enfanter l'*unitas cum Deo spiritus*, tant désirée des vieux auteurs. Mots très importants : ils caractérisent, en outre, avec la plus grande justesse l'attitude de ces derniers vis-à-vis de la Bible. Résumant dans leur concision remarques et textes précédents, ils nous acheminent, avec le passage qu'on vient de lire sur les auditoires cisterciens, vers la réponse à la deuxième question posée plus haut, vers l'exposé des dispositions où la Bible trouve les spirituels cisterciens.

\* \* \*

1. Histoire littéraire de la France, XIII, Paris, 1869, pp. 213-214.  
2. P. L., CLXXXV, 183D.

## II

Réflexions et textes précédents, nous acheminaient en même temps, comme on l'a dit, vers l'exposé des dispositions où la Bible trouvait les vieux auteurs. D'abord, une grande défiance d'eux-mêmes. Tous, ils prennent à leur actif la réflexion de Gueric d'Igny rencontrée plus haut : *vix unquam attingi vel primum limen scientiæ Scripturarum*, à peine effleuré-je le seuil de la connaissance scripturaire<sup>1</sup>. Puis une modestie, une humilité profonde. Saint Bernard, en un texte nouvellement édité va nous le dire. « Dans les champs de Booz, image de l'Écriture Sainte, s'affaîrent, moissonneurs cossus, un Augustin, un Jérôme, un Grégoire et consorts, habiles à y recueillir, en lourdes gerbes, des commentaires, *in agro Booz, hoc est in Scriptura Sancta, ...messores magni sunt Augustinus, Hieronymus, Gregorius et ceteri tales, qui de Scriptura magnas expositionum collegerunt fruges*. Ils en ont laissé tomber pour nous, dans leurs écrits, quelques paillettes brillantes, *ex quibus quasdam nobis scintillas in scriptis suis reliquerunt*. Nous glanerons des épis et avec eux quelques idées nourrissantes. Au temps de la disette, notre âme les ruminera et en vivra, *ut et de spicis quas colligimus, et de his quæ per eas intelligimus, tempore famis hoc ruminet et vivat anima nostra*. Elle trempera sa bouchée dans le vinaigre acide, *intinguatque buccellam suam in aceto amaritudinis*, pour la manger en compagnie des filles du Christ, *comedens cum puellis Christi* ; autrement dit, perdue dans son humilité, elle se tiendra et maintiendra avec conviction au rang des plus petits dans l'Église, *id est per humilitatem se reputans inter minimis qui sunt in Ecclesia* »<sup>2</sup>.

Humbles, défiants d'eux-mêmes, ils ne se dérobaient pourtant pas à l'invitation de la Bible, ou plutôt de Notre Seigneur lui-même en son Évangile : « *Omnis scriba doctus in regno coelorum similis est patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera*, tout interprète de la Bible documenté sur le Royaume de Dieu ressemble à un père de famille qui tire de son trésor du neuf et du vieux »<sup>3</sup>. Il convient de bien mettre en vedette ce mot *doctus*, qui ouvre la porte du trésor à toutes les âmes vraiment spirituelles. Il ne désigne pas les « docteurs en Israël » : le Sauveur devait les moquer finement en la personne de Nicodème ; ni même (à moins qu'on ne dise : ni surtout) des docteurs en Écriture Sainte, théologie et autres arts de Rome ou d'ailleurs : c'est de *Doctor* ou de *Magister*, vocables sonores, c'est de Docteurs

1. P. L., CLXXXV, 183D.

2. D. J. LECLERCO, *Inédits bernardins dans un manuscrit d'Orval*, dans *Studia Anselmiana*, fasc. XX, 1948, p. 157.

3. *Math.*, XIII, 52.

et Maîtres que l'on traite tous ces grands savants. *Doctus* est bien plus estompé. Simple adjectif à forme passive, il veut dire : qui s'est laissé et se laisse encore docilement enseigner, qui ne croit pas tout savoir et se tient prêt quand il le faut, à recourir en toute humilité aux plus avancés que lui. *Doctus* qualifie bien chacun de nos vieux auteurs et de leurs élèves. Ils ne s'estiment point docteurs, mais disciples de l'Esprit Saint, dont l'amoureuse onction fournit tout ce qu'il faut savoir sur le Royaume des cieux, *unctio Spiritus Sancti docens de omnibus*<sup>1</sup>. Nourris par cet Esprit d'Amour aux celliers du Roi, *regiorum cellariorum alumni*<sup>2</sup>, c'est-à-dire aux mamelles des deux Testaments, *ubi duo testamenta duo ei sunt Sponsi ubera*<sup>3</sup>, ils y rencontrent, attentifs à les servir, les Prophètes et les Apôtres, tous les vénérables docteurs, qui, par leur connaissance des Écritures, *per prophetarum sive Apostolorum caeterorumve doctorum ministeria, per scientiam Scripturarum*<sup>4</sup>, repaissant des fruits de la doctrine spirituelle leur âme en fête, *spiritualis scientiae fructu mentem pascere feriatam*, la préparent à la Nourriture par excellence : le Verbe de Dieu, *ut perveniat ad cibum, quod est Verbum Dei*<sup>5</sup>, et à l'étreinte sans égale, *ad osculum perfectionis*<sup>6</sup>.

Humilité, défiance de soi, docilité : vertus bien bénédictines. Elles ne sont pas les seules de cette marque. Escaladés les degrés de la fameuse échelle de prudence et de patience, on débouche sur un palier où le souffle de l'Amour venu du ciel, libère de toute crainte et encourage toutes hardiesses<sup>7</sup>. C'est de ce palier que les vieux auteurs considéraient la Bible. Placés maintenant devant ce trésor et invités à y puiser, ils vont apporter à ce travail toutes les vertus actives désirables, et même un peu plus, prétendront certains critiques. Les voici qui extraient du trésor familial, sans en voir jamais le bout, semble-t-il, les ressources cachées, *nova et vetera*. Ils en expriment des nuances, des aspects, que seuls les cœurs aimants et les saints peuvent y découvrir. Ils réussissent à la compléter, cette Bible, elle qui est parfaite et qui a tout dit. On l'exposera plus loin en détail. Que suffise pour l'instant cette remarque : sur ce point encore, ils imitent saint Benoît. A la fin du vingt-septième chapitre de sa règle « Sur la sollicitude de l'abbé pour les excommuniés », la simple insertion dans le texte évangélique allégué des deux mots *sacris*

1. GUILLAUME DE S. T., *Exp. sup. Cant.*, P. L., CLXXX, 487C. D'où la joie de saint Bernard en les voyant élèves de cette école, de l'école de l'Esprit, et appliqués à redire avec l'auteur sacré : j'ai été plus intelligent que tous mes maîtres, *In Pent.*, III, 5, 332A.

2. P. L., CLXXX, 490B.

3. *Ibid.*, 488C.

4. *Ibid.*, 485A.

5. *Ibid.*, 488B-C.

6. *Ibid.*, 485A et passim.

7. *Reg. Mon.*, VII, *in fine*.

et dignaretur : ut eam (ovem) in sacris humeris suis dignaretur imponere, n'ajoute-t-elle pas aux deux versets de saint Luc, déjà si touchants, une tendresse et une profondeur d'émotion supplémentaires? : « cette brebis perdue, il daigne la prendre et la porter sur ses épaules sacrées »<sup>1</sup>. Il n'en fallait pas tant pour éveiller l'émulation de saint Bernard et l'amener à compléter à la fois saint Benoît et l'Évangile. Soucieux des quatre-vingt-dix-neuf brebis abandonnées parmi les monts et dont personne jamais ne s'occupe, il se fait raconter par le Bon Pasteur lui-même toutes ces fatigues endurées pour lui, Bernard, pauvre brebis perdue, après lesquelles, « revertar in domum meam unde exivi, et ovibus illis, quae in montibus remanserant, et quas propter te reliqueram, ut te non reducerem, sed reportarem, reddam faciem meam, je reviendrai dans ma maison, d'où je suis parti ; et à ces brebis restées dans les montagnes, à ces brebis que j'y avais laissées par ta faute, afin, non pas seulement de te ramener, mais de te rapporter, je donnerai à nouveau de contempler mon visage »<sup>2</sup>. Ces vieux auteurs ne peuvent pas s'empêcher de mêler aux paroles inspirées, quelque chose de leur être intime. Comme saint Paul nous incitait à parfaire en nos corps la parfaite passion du Christ, ils semblent, pourrait-on dire, vouloir parfaire dans le creuset brûlant de leur cœur la perfection des Livres Saints. Bien plutôt, n'est-ce pas la perfection de leur cœur, fruit de leur amour pour le texte sacré, qui se reflète sur ce dernier et réussit à le faire paraître plus beau? Ainsi la gloire des élus ajoute, Dieu le voulant, à l'infinie splendeur de la gloire divine.

Mais saint Bernard dans la citation précédente, ne passe-t-il pas la mesure? Quelle inconvenance de placer sur les lèvres du Christ les paroles bien connues : *revertar in domum meam...*, que le Christ dans l'Évangile attribue à l'esprit immonde<sup>3</sup>! On montrera plus tard que cette apparente désinvolture n'est au fond que liberté aimante. Ce qu'on ne peut éviter ici, c'est l'examen approfondi de cette attitude à la fois humble et audacieuse devant la Bible et la recherche de ses ressorts cachés. Le premier motif ne correspondrait-il pas à la nature même de la Bible, à sa raison d'être. Ils devaient si bien les connaître l'une et l'autre, ces contemplatifs envoûtés, dirait-on, par les premières pages de la Genèse! Cette nature, on l'a suffisamment décrite en répondant à la question : comment les vieux auteurs voyaient-

1. Rapprocher *antequam me invocetis, dicam vobis: ecce adsum* du Prologue, persuasive adaptation d'Isaïe, LXV, 24 et LVIII, 9.

2. *In Pent.*, II, 5, 328D. Dans *In Cant.*, XXXIII, 2, 952A, le dignaretur ad unam descendit quas erraverat, se souvient certainement du *dignaretur* de saint Benoît.

3. *Matth.*, XII, 44 ; *Lc.*, XI, 24. Ici encore saint Bernard pourrait s'autoriser de l'exemple de saint Benoît qui, au chapitre LX de sa Règle fait dire au prêtre qui se présente pour être moine, le mot du Christ à Judas : *Amice ad quod venisti?* (*Matth.*, XXVI, 50).

ils la Bible? Cette raison d'être, la voici. Dieu, par sa Révélation, a voulu suppléer aux conversations de l'Éden. La première maladresse d'Adam, doublée au surplus d'impolitesse, et ces mots sont fort doux, fut d'interrompre cette conversation. Non pas en mangeant le fruit : elle ne fut pas interrompue alors. Mais en se cachant et en se taisant à la voix divine, car le Dieu de Désir, *Deus desiderans*, malgré l'insulte, le cherche le premier ; puis, acculé à répondre, en essayant de tromper Dieu : « ce n'est pas moi, c'est le serpent ; ce n'est pas moi, c'est la femme, votre beau cadeau ! » donc en faussant à tout jamais le dialogue. Toute la Bible n'est-elle pas une invite pressante à la reprise de ce dialogue ; une provocation à parler, à questionner, à s'épancher, cette fois dans la Vérité? Mais dans une vérité révélée par Dieu, non pas retrouvée par la raison impuissante. Vérité parlée par cette même voix qui appelait Adam naguère et l'appelle encore du même cri amoureux. Car, affirme saint Bernard, Dieu ne parle qu'une fois à jamais : « Le psalmiste nous dit : Dieu a parlé une fois. Une fois, oui ; parce que toujours. Sa parole est unique et sans reprise, sans coupure, éternelle, *habes... in psalmo: semel locutus est Deus. Semel utique, quia semper. Una enim, et non interpolata, sed continua et perpetua locutio est* »<sup>1</sup>. La Vierge Marie nous le confirme en quelque sorte au dernier verset de son *Magnificat*. Cette conversation, *locutus est*, du premier jour expressément rouverte avec Abraham, ne doit plus dorénavant se clore : elle se poursuit avec sa descendance jusqu'à la fin des siècles, *et semini ejus in saecula*. A cette descendance appartiennent d'abord les « chercheurs de Dieu » qu'engendra saint Benoît, autre Abraham, et que louait plus haut si bellement saint Bernard. Chercher Dieu, c'est ici-bas le but de toute vie. Mais quel labeur que cette recherche parmi les ruines lamentables accumulées par le péché originel ! Au Paradis terrestre, Dieu daigna chercher l'homme et l'appeler ; l'homme se cacha et se tut. C'est au tour de Dieu maintenant de se cacher et de se taire. L'homme le cherche à travers épines et ronces. Et voici que la Bible, invention et don de la Miséricorde divine, *recordatus misericordiae suae*, chante encore la Vierge, lui fournit les accents, les formes de langage, les termes les plus propres à toucher le cœur de Dieu qui, du moins indirectement, par le choix des auteurs sacrés, les élaborait ; et à provoquer sa réponse et sa venue. Comment donc, après tout, la grande Venue, *Adventus*, le grand Avent de Dieu dans la chair et le temps, fut-elle suscitée et même hâtée, sinon par les redites et les chants inlassables de ces textes révélés, où durant tant de siècles, Israël mit son âme. Dieu lui, y avait mis tout son amour, et dans quelle mesure ! Dieu bafoué, il les donne

1. *De div.*, V, 1, 554B.

comme une *consolation* à l'insulteur. Lui-même nous le dit par un de ses interprètes officiels, le plus grand : saint Paul, qui dans son Épître aux Romains<sup>1</sup> sertit ce mot précieux entre deux autres perles fines : la patience divinisée par le Christ et l'espérance, vertu théologale, *per patientiam et consolationem Scripturarum, spem habeamus*. Cette consolation des Écritures, chaque fois qu'ils la rencontrent, les vieux auteurs lui façonnent un écrin nouveau ; même aux jours où tourmentés davantage par une espérance perdant patience, ils inclinent à la trouver trop maigre et vont, avec Guillaume de Saint-Thierry, d'ailleurs abrité derrière l'Épouse du Cantique, jusqu'à l'assimiler à ces « baisers par procuration, *osculum transmissum* », qui ne satisfont guère les vrais amants<sup>2</sup>.

De plus, si l'homme à se servir de la Bible emploie sincèrement tout son cœur, comme Dieu employa le sien, sans réticence, à la composer et à la donner, ne va-t-il pas se passer quelque chose de fort ordinaire en ce domaine ? L'amour incline à adopter, à reproduire les manières extérieures, les tics même, les façons de penser, les paroles de l'être aimé. Tout le monde connaît des exemples de ce phénomène droitement sorti de la loi de parité entre amants : *amor pares facit*. N'en citons qu'un seul, contemporain et emprunté au simple domaine littéraire. Le pape Pie XII aime à se proclamer fervent admirateur et ami de Bossuet. Chaque fois qu'il parle et surtout prêche en français, son éloquence reproduit, sans même y songer, le tour oratoire, et sa pensée retrouve d'instinct la période nombreuse et solennelle du grand orateur aimé. Quoi d'étonnant, si un saint Bernard avant tous, si ses disciples abordant la Bible, non à travers les nuages de l'allégorie, mais par le direct et savoureux contact de l'amour, n'y aient rencontré et aussitôt ravi, comme dépouilles opimes, et sans trop peut-être s'en rendre compte, la tournure d'esprit, la langue et les mots les mieux appropriés à leurs sentiments intimes et à leur spiritualité, fleurs d'une tige unique : la Charité.

Voici enfin, senti intensément par saint Bernard d'abord, et s'exhalant comme un parfum de son œuvre entière, le vrai motif, la grande explication de cette si libre et si naturelle main-mise des vieux auteurs sur la Bible : celle-ci trouve en eux une âme, non

1. XV, 4. On revoit, au couvent de Saint-Marc, parmi les fresques de l'Angelico, celle du Christ au jardin des Oliviers. Assises dans leur maison, au bas du tableau à droite, la Vierge et Marthe : celle-ci les mains jointes, l'œil étonné, paraît presque incompréhensive ; le visage douloureux de Marie, instruite, elle, de ce qui attend son Fils, s'imprime cependant de sérénité : sur ses genoux s'ouvre la Bible ; son doigt attentif y suit ligne à ligne les textes prophétiques : elle y trouve la *consolatio Scripturarum*.

2. *P. L.*, CLXXX, 485B ; c'est à la suite d'un texte (cité plus haut p. 64) où l'auteur montrait les prophètes, les apôtres... substitués de l'Époux, offrant à l'Épouse eseuulée et dévorée d'amour des simili-baisers, *quasi oscula gratiae suae porrigentes*, espèces de baisers par procuration, bien fades à son goût.

pas de destinataires passifs, ni de réceptifs bien disposés, mais de propriétaires-nés. Saint Bernard le répète souvent : c'est pour nous que la Bible fut écrite, c'est à nous qu'elle fut donnée, nobis. La belle exégèse à faire de ce nobis et de ses infinies variations dans l'œuvre bernardine ! Le nobis, non sibi (Verbo ou Christo) ; le propter nos, non modo ad nos ; le nostra et le nobis ; le pro me et le mihi, avec la teinte particulière à chacun de ces cas ; le tibi ; la gradation nuancée : inter homines, cum... ab... pro hominibus<sup>1</sup>. La vaste et consolante étude ! Et quelle illustration encore de la conduite du Deus Desiderans ! Depuis le texte initial et fondamental : quod non sumus, primum est nobis<sup>2</sup>, ce que nous sommes est d'abord à nous, ce que nous sommes, nous le sommes d'abord pour nous, aux perspectives infinies, car ce premier don inclut Dieu lui-même en image et ressemblance et cette image et ressemblance, c'est Dieu en nous pour pouvoir être à nous et pour nous ; jusqu'au final qui ferme le temps et ouvre l'éternité, qui nous fait passer du « pour nous » de la terre à l'« en nous » du ciel : Hodie parvulus nascitur nobis, ...cras videbimus eum in nobis<sup>3</sup>, avec, de l'un à l'autre texte, la création pour nous ; le Christ et tous ses mystères qui sont nos mystères, les nôtres, oui, les nôtres, entés sur Lui que nous sommes, nostris sacramentis. Nostris, inquam, nostris...<sup>4</sup> ils sont à la disposition de notre âme, à son gré, eum vult, fleurs et fruits, rafraîchissement de sa vie intime quibus propriae aspergat intima conscientiae<sup>5</sup> ; la Vierge et toutes ses grâces, nostra, inquam, Maria<sup>6</sup> ; les anges<sup>7</sup>, et toutes les œuvres de Dieu jusqu'aux plus grandes, pour nous. Ce ne sont là que de grandes lignes incomplètes, tracées à la hâte, d'une étude fertile en joies pour qui l'entreprendrait. Ce n'est pas le lieu d'en dire plus. Seul ici nous intéresse que la Bible se présente à la fois comme le trésor où s'enferment tous ces dons et comme l'un de ces dons. Or, « nous n'ignorons pas, appuyés sur le témoignage de l'Apôtre, l'existence de la Loi spirituelle écrite pour nous, propter nos ». Sans doute, à première vue, ce propter ne marque pas l'appartenance et ne nous constitue pas propriétaires de la Bible. « Mais, continue saint Bernard, non contente de flatter notre œil par la beauté de son vêtement littéraire, elle veut, de la succulence de ses significations profondes, comme d'une fine fleur de farine, nous rassasier, scriptans esse (legem) propter nos, non solum exterioris superficiei oblectandos aspectu, sed interiorum quoque sensuum gustu, tanquam medulla tritici,

1. In Asc., II, 3, 303A.

2. In Cant., XXXVI, 5, 969C.

3. In Vigil. Nativ., V, 3, 107A et B.

4. In Pent., II, 5, 328B ; Ad Mtl., XXIX, P. L., CLXXXII, 937B.

5. De Dil., VIII-IX, 979.

6. In Dom. post Oct. Epiph., II, 2, 159A.

7. In Epiph., II, 148A.

satiandos »<sup>1</sup>. Devenue ainsi notre nourriture, la voici non seulement notre propriété, mais notre substance, et partie constitutive de ce quod nos sumus, déjà noté plus haut, de cet être que nous sommes, notre première propriété, primum est nobis, au sein duquel elle rencontre l'image et la ressemblance divines, et ce « Dieu en nous, plus intime que nous, si vero intus, et ipsum interius erat »<sup>2</sup>, premier instigateur de cette faim qu'elle essaie de rassasier. Chacun de nous la reçoit, chacun de nous s'en nourrit selon ses besoins particuliers. « La langue divine du Saint Esprit s'exprime en chaque prophète de telle façon que chaque homme l'entend parler en sa propre langue »<sup>3</sup>. La reprise du dialogue éternel ainsi poussée jusqu'à l'échange des dialectes, n'est-ce pas le triomphe de l'Amour ?

En voilà, semble-t-il, bien assez pour légitimer pleinement l'attitude des vieux auteurs vis-à-vis de la Bible et l'image qu'ils s'en font. Parole et Loi venues du ciel, moyen de renouer le dialogue des anciens jours, chance offerte de retrouver le Dieu caché, trésor inépuisable de pièces antiques d'aloï éprouvé et de monnaies nouvelles adaptées aux besoins les plus modernes, hérité au surplus du père de famille en toute propriété : ainsi la voient, ainsi trouve-t-elle ces bénédictins sortis de Molesme en mal de perfection et d'authentique, en passe de retrouver sous l'écorce de leur règle pratiquée à la lettre, l'esprit véritable de leur Fondateur et le secret de sa sainteté puisée aux Saints Livres ; ces fils d'une époque où la parole donnée remplace la Loi, où la loi cherche sa formule et sa stabilité, et qui trouvent dans l'Écriture de quoi répondre à l'obscur inclination de leur siècle. Tout leur commandait de répondre au penchant de leur cœur et d'obéir à la provocation et à l'action du Dieu de Désir.

Ce Dieu, malgré tout, ne court-il pas un sérieux risque à leur confier ainsi, en toute propriété, non pas seulement le vêtement déjà si séduisant de sa Loi écrite, exterioris superficiei aspectu, mais aussi les rassasiantes beautés qu'il recouvre, interiorum sensuum gustu, comme vient de le rappeler saint Bernard, assignant au sens spirituel de la vue la présentation extérieure de la Bible, mais réservant au goût de l'âme l'interprétation de son contenu ? Il l'avait assumé, ce risque, le jour où, malgré le peu de succès de son « message parlé » des soirs de l'Éden, il décida de la remplacer, après la chute, par un « message écrit » et de l'abandonner aux hommes jusqu'à l'accomplissement des temps. Il l'avait assumé plus tôt encore, en décidant de créer l'homme et de le lancer dans cette immense et merveilleuse aventure, qui

1. In Dom. IV post Pent., 2, 334D.

2. In Cant., LXXIV, 5, 1145C.

3. Coventry Palmorea Awea Dicta. Trad. Nougier, Paris, 1930, in Vigiles I, p. 131.

perdit si vite hélas ! son nom de Création pour celui de Rédemption. Mais en nous y engageant, Dieu s'y engageait avec nous. Un « Dieu qui est Charité » ne peut-être qu'avec nous. « Dieu sans nous », disait Péguy, c'est le Dieu des philosophes, froide entité sans consistance. » Il est avec nous, bien plus : Trinité œuvrant sur nous et en nous, depuis le commencement jusqu'à la fin du monde, *super nos et in nos opera Trinitatis ab initio mundi usque ad finem*; et l'unique souci de cette Majesté sur qui repose l'administration et le gouvernement des siècles, c'est de nous éviter la perte éternelle, *videamus quam sollicita fuerit illa majestas, cui administratio pariter et gubernatio saeculorum incumbit, ne nos perderet in aeternum*. Sa bonté était là pour y pourvoir ; mais une bonté de surcroît, hors mesure ; une bonté couvée au cœur du Père, qui, un jour, le moment venu, écraserait de sa masse les fils d'Adam, *et bonitas quidem in Deo erat, et bonitas multa nimis : sed latebat in corde Patris cumulanda quandoque super genus filiorum Adam in tempore opportuno*<sup>1</sup>. Ce jour coïnciderait avec la descente vers nous du Verbe qui, poussé par sa propre bonté, quitte le lieu de son éternel repos : le sein de la bonté paternelle, *ut ad nos descenderet, propria benignitas invitavit (Verbum)... cui perennis accubitus est paternalis benignitatis diversorium*<sup>2</sup>.

Dieu donc ne craint pas le risque ; pourquoi les vieux auteurs à leur tour le craindraient-ils ? Toutes les Perfections de Dieu, et en premier lieu son infinie Bonté, balancent amplement tout risque. Or, la sainte Trinité et ses Perfections sont à nous et pour nous. On vient de le lire en ce passage de saint Bernard, qui aurait mérité une citation plus complète. L'Épouse du Cantique n'a-t-elle pas pu chanter : « Mon Bien-Aimé est à moi ? » Mais qui est l'Épouse ? « C'est nous, *nos sumus*, répond l'abbé de Clairvaux, *cum reliqua quidem multitudine, quos ipse novit*, c'est nous, et avec nous, je l'affirme, la foule des captifs d'ici-bas que l'Époux connaît. Quelle joie ! notre gloire, la voici : nous sommes des êtres sur qui se concentre l'attention d'un Dieu, *gaudeamus, gloria nostra haec est : nos sumus in quos intendit Deus*. O, hardiesses d'un cœur pur, d'une bonne conscience, d'une foi sans feintise ! *O quid audet cor purum, et conscientia bona, et fides non ficta !* « Moi, dit l'Épouse, l'objet de son souci ! *Mihi, inquit, intendit !* » N'est-ce pas ainsi ? Et l'on voit la divine Majesté, responsable du maniement et de la direction de l'univers, de la surveillance des siècles, se laisser porter aux seules activités, que dis-je ? aux seules inactivités quêtes de son amour, de son désir pour nous. Tout cela est rigoureusement exact. *Itane huic intenta est illa*

1. In Pent., II, 2, 326D-327A.

2. Ibid., et In Cant., XLII, 10, 992C.

*majestas, cui gubernatio pariter et administratio universitatis incumbit et cura saeculorum, ad sola transfertur negotia, imo otia amoris et desiderii hujus ? Ita plane*<sup>1</sup>.

Ces trop longues citations, qu'on excusera sans doute à cause de leur splendeur, tendent à montrer le minime péril que les vieux auteurs font courir à l'Écriture Sainte et à justifier par avance, car on en devra bientôt donner l'explication plus détaillée, l'usage qu'ils feront d'elle. Voici encore avant d'y venir quelques considérations plus modestes. L'on est encore loin des temps de Joachim de Flore. Saint Bernard, parmi tant de vues grandioses ou subtiles extraites des Saints Livres, garde un jugement droit et sûr. Saint Norbert, par exemple, dont il admire et proclame la sainteté, dont l'intimité avec Dieu lui garantit l'aptitude à percer les divins mystères, *tanto vir ille in divinis aperiendis mysteriis nobis promptior, quanto et Deo propior esse cognoscitur*<sup>2</sup>, peut bien lui assurer à grand renfort de preuves, *se certissime scire prolestatus est*, l'imminente apparition de l'Antéchrist. Insensible aux accents persuasifs de cette « flûte céleste » *fistula caelestis*, il se permet de ne s'en point laisser séduire, *non me illud pro certo credere debere putavi*<sup>3</sup>. Plus tard, on lui demande d'apprécier les écrits, au demeurant quelque peu échevelés, de sainte Hildegarde. Il en écoute avec grand intérêt la lecture faite au concile de Trèves (1147) par le pape Eugène III en personne, affirme la sainteté de l'auteur ; mais ne semble guère — pardon pour le mot familier — « emballé » par ce genre de littérature : on en chercherait vainement trace, fond ou forme, dans ses propres œuvres. Son bon sens équilibré de Bourguignon bien rassis, bien que passionné, ne voyait que prendre aux nuées germaniques. Sa terre natale, où déjà s'élaboraient sous les sueurs cisterciennes les grands crus fameux, fabriquait à ses fils des esprits clairs et peu enclins aux rêves. Passée ou non par les vignes de Cîteaux ou de Clairvaux, la génération des vieux auteurs spirituels du douzième siècle cistercien est bâtie sur ce modèle : cœurs brûlants mais têtes solides<sup>4</sup>.

Raison plus sérieuse de cet équilibre : porté vers la Bible par l'ambiance féodale, par la règle bénédictine, saint Bernard se fixe à tout jamais, dès ses premières œuvres, — et ses disciples l'y suivent — sur ce sommet, où la *divina lectio* la lui présente. Petit à petit, elle cesse d'être simplement une lecture, une Parole

1. In Cant., LXVIII, 1-2, 1108CD. On aura remarqué ici la répétition presque textuelle d'une phrase du II in Pent., 5, cité plus haut.

2. Ep., VIII, 4, 107A.

3. Ep., LVI, 162A. Sur la question suivante : Hildegarde-Bernard, cf. VACANDARD, *op. cit.*, t. II, pp. 329-337.

4. Même les Anglais, qui pourtant... Certes, écrivait Pierre de Celle, *expertus sum somniores plus esse Anglicos quam Gallos*. Mais Pierre de Celle vivait au XIII<sup>e</sup> siècle. Depuis, quoi qu'il en soit de l'innocence des vins cisterciens et de la traduction de la phrase précédente, que l'on abandonne prudemment à autrui, les insulaires paraissent avoir quelque peu changé.

donnée et reçue, une Loi écrite interposées entre Dieu et lui. Comme il nous en passait déjà l'« aveu »<sup>1</sup> dans un texte expressif : *in talibus vita spiritus mei*, où l'on pouvait aussi bien et peut-être mieux traduire *spiritus* par *âme* au lieu d'*esprit*, elle devient vie divine en lui ; ses images investissent son imagination et sa mémoire, ses jugements informent son intelligence, ses phrases et ses mots en viennent à constituer la trame de son langage et de ses discours. Ainsi assimilée, cette « Loi écrite pour lui, pour nous »<sup>2</sup>, devient Loi vivante, devient *sa vie, notre vie*.

C'est pour les vieux auteurs, l'aspect suprême de la Bible, celui qui va régler vis-à-vis d'elle leurs dispositions les plus profondes. Ils voient apparaître maintenant les rigueurs à la fois et les souplesses de la Loi d'Amour devenue vie en eux : ses rigueurs comme Loi, ses souplesses comme fille de la Charité. Un tel mélange conditionne, aussi bien, toute vie. A cause de son importance en lui-même, à cause de son rôle dans le problème, à résoudre bientôt, de l'interprétation de la Bible par les vieux auteurs, on l'étudiera ici autant que possible, à fond.

## III

Pour affirmer l'autorité de cette Loi, saint Bernard trouve d'extraordinaires formules. « Ce sont paroles du Seigneur : se retenir d'y croire n'est pas permis, ni sans péché, *verba Domini sunt, non est fas suspendere fidem*<sup>3</sup>. L'Esprit de Sagesse parle : il n'est pas permis sans sacrilège de lui imputer le moindre mot inutile ou inopportun, *Spiritus sapientiae loquitur, cui non est fas vel modicum quid omnino adscribere otiosum, aut secus dictum quam oportuerit* »<sup>4</sup>. Il convient de s'arrêter à l'expression *non est fas* commune aux deux textes et d'en souligner le choix insistant. Elle est lourde de sens et la sèche traduction « il n'est pas permis » l'affaiblit à l'extrême. A l'origine, *fas*, loi divine, s'oppose à *jus*, loi humaine. Évoluant comme tout mot avec les âges, il veut dire ensuite : destinée, droit, devoir, justice, mais toujours en relation avec les prescriptions des dieux. Au terme, vidé de tout contenu sacré, il signifie simplement : ce qui est permis en général. Il faudrait bien mal connaître saint Bernard pour le croire oublieux de la source, fût-elle païenne, de ce mot. Il s'en souvient à coup sûr, mais l'intègre au domaine chrétien. Voici sa pensée explicite : vis-à-vis des textes révélés, de la Loi écrite *pour nous*, tout doute, toute critique blesse le droit divin

1. Cf. *supra*, p. 51 note 5.

2. Cf. *supra*, p. 68.

3. *In Cant.*, LXXXIV, 7, 1187C.

4. *In Cant.*, XL, 1, 982B.

à être cru sur parole ; contrarie le devoir et la justice ; est néfaste, *non fas*, et compromet la destinée — le salut en langage chrétien — du réticent ou du « douteur »<sup>1</sup>.

On peut maintenant donner tout son poids à l'expression *Scripturae Veritatis tuae*, déjà utilisée plus haut<sup>2</sup>, de Guillaume de Saint-Thierry. Dans les deux remarquables citations où elle s'encadre, on la trouve associée aux promesses divines : *promissis Scripturae Veritatis tuae; sicut Scripturae Veritatis tuae nobis promittit*. L'Écriture se présente comme dispensatrice et comme garantie de ces promesses. Mais à quel titre ? En lieu et place du Verbe, en lieu et place du Christ, Verbe Incarné. Car cette formule : *Scripturae Veritatis* appelle aussitôt les textes bien connus : *Verbum caro factum est... plenum gratiae et veritatis*<sup>3</sup>; *cum audissetis Verbum veritatis Evangelii salutis vestrae*<sup>4</sup>; *spem... quam audistis in verbo veritatis Evangelii*<sup>5</sup> et d'autres, où le passage du verbe au Verbe est si facile. Le Christ, aussi bien, clôt lui-même le débat. Quel est pour Lui dans ses enseignements, dans ses discussions, le grand et définitif argument ? *Quia scriptum est*, parce que c'est écrit ; même quand, au jour de la tentation, il argumente avec satan, l'intelligence la plus déliée du monde des esprits ; et satan se garde bien de répondre. La Loi d'Amour, exprimée par la Bible, fonde l'argument d'Autorité. Mais alors Autorité exige une majuscule. Loi de vie en même temps, elle bouleverse d'un mot une vie. Le « va et vends tous tes biens » enferme Antoine au désert : le « gardez-vous de posséder de l'or, etc. » dépouille François d'Assise de son dernier vêtement ; le « que sert à l'homme de gagner l'univers » jette François Xavier aux missions lointaines ; et l'on sait pour Bernard de Fontaines, le rôle en ses premières années religieuses, de l'*ad quid venisti?* semence cette fois, non de mort, mais de vie.

Aussi, est-ce avec une satisfaction évidente que les vieux cisterciens recourent aux citations bibliques pour asseoir et éclairer leur doctrine : *ut haec quae dicta sunt... clarius eluceant, Scripturarum testimonium reor comprobanda*<sup>6</sup>, dit saint Bernard. Pour

1. « O genre humain, s'écriera DANTE par la bouche de Virgile, contente-toi du *parce que*, stas contenti, umana gente, al quia ». *Purg.*, III ; et surtout, ajoutera-t-on, lorsqu'il s'enveloppe dans les paroles révélées.

2. P. 53.

3. *Joan.*, I, 14.

4. *Ephes.*, I, 13.

5. *Col.*, I, 5.

6. *De Div.*, XCVI, 2, 720B. Retrouver plus haut, p. 38, ce même texte plus complet. Saint Bernard dit ailleurs : « Ce n'est point mon opinion hasardeuse, c'est l'autorité des Livres divins que je vais suivre. Loin de moi toute velléité de jouer au prophète : je vais m'appuyer de toutes mes forces au témoignage de l'Écriture ». *In Fest. Omn. Sanct.*, II, 1, 462C-D. Il s'agissait de la question controversée et non encore définie par l'Église du bonheur des âmes au ciel avant la résurrection des corps. Et en effet, tout au long du sermon, les textes sacrés se présentent, soutien et ornement de la pensée : c'est l'un des très beaux du répertoire bernardin.

Aelred de Rievaulx, l'écrit le plus affiné, le plus éloquent discours perdent toute saveur et toute clarté, si ne les relève le sel des « Lettres venues du ciel ». Si efficace l'autorité des Écritures, fondement de tout ce qui se dit de raisonnable en ce monde, en dehors de la Révélation, qu'elle peut aller jusqu'à étayer et garantir pour une âme chrétienne, dans la mesure où ils demeurent conformes à la raison, les écrits du paganisme<sup>1</sup>. Ce texte d'Aelred, tous les auteurs cisterciens l'auraient contresigné. Il affirme la prééminence de la révélation sur la raison ; cela ne souffre nulle difficulté. Mais en outre, ce qui en surprendra beaucoup, il accueille dans les lettres païennes les lointains échos des Lettres révélées ; il ouvre la porte sans réticence à ce genre d'humanisme chrétien vu de bon œil par Aelred, cultivé avec prédilection par Hélinand, alors que s'éteint la grande lignée cistercienne du premier âge, et rejette aux oubliettes, où s'entassaient les généralisations hâtives, la formule connue : saint Bernard, c'est l'ascétisme ; Pierre le Vénéral, c'est l'humanisme.

Cette preuve par l'Écriture, saint Bernard comme ses disciples, l'administre surtout lorsqu'il expose les articulations essentielles de sa pensée religieuse. On l'a vu asseoir sur le verset du psaume : *Lex Domini immaculata* et sur la parole johannique *Deus Caritas est* sa doctrine fondamentale de la Loi universelle de Charité, sa « théologie » du Dieu d'Amour, laquelle courbe sous le joug de cette Loi la Création entière et la Trinité elle-même<sup>2</sup>. On se rappelle aussi la parole de Job : « Qu'est donc l'homme que vous vouliez le glorifier ? Pourquoi coller ainsi contre lui votre cœur ? » et la parole du Christ : « Votre trésor est là, votre cœur aussi » qui toutes deux, renforcées d'autres citations et allusions bibliques, soutiennent et justifient, au cinquième sermon de la Dédicace, le si profond exposé de l'importance de l'homme « en fonction » du *Deus Desiderans*<sup>3</sup>. Ailleurs<sup>4</sup>, pour donner plus de relief à un subtil et pénétrant développement, à partir du *sicuti est*, sur Dieu, Être par excellence, il oppose le *nunquam in eodem statu permanet* de Job et le denier de l'Évangile, uniforme salaire des ouvriers de la vigne. Que d'autres exemples on voudrait accumuler ! On peut y renoncer sans peine. Ils sont si faciles à trouver. Il faut du moins signaler d'un mot l'irremplaçable rôle de soutènement joué dans l'édifice spirituel cistercien par les « textes clés » : *le gustate et videte, quoniam suavis est Dominus* ; *le sentite de Deo in bonitate* ; *l'ordinavit in me charitatem*, d'autres encore.

A peine est-il besoin de le faire remarquer : parler de preuve

1. *De Amicit.*, P. L., CXCIV, 662A. Voir la traduction : J. Dubois, *L'Amitié Spirituelle*, Bruges-Paris, 1948, p. 11.

2. Cf. *supra*, pp. 27 et 54-55.

3. Cf., pp. 40 seq.

4. *In Cant.*, XXXI, 1, 940 C-D.

d'Écriture Sainte ne doit éveiller aucun espoir de la trouver, chez ces vieux auteurs en forme dialectique<sup>1</sup>. Elle se présente presque toujours en forme autoritaire, même si le *quia scriptum est* n'est pas énoncé. Parfois, mais rarement, s'esquisse un recours à la logique. Voici un exemple de raisonnement *a pari*. Il veut prouver cette assertion : comme la foi conduit à la pleine lumière, ainsi le désir mène à la charité parfaite. Comme il est dit : « Si vous ne croyez pas, vous ne connaîtrez pas »<sup>2</sup>, on peut dire également sans absurdité : si vous ne désirez pas, vous n'aimerez pas en perfection. L'intelligence est donc le fruit de la foi ; la charité parfaite, le fruit du désir. Si le juste ici-bas vit de la foi, c'est que le bienheureux au ciel, vit de la connaissance de Dieu. Si le juste ici-bas soupire après Dieu, comme le cerf après l'eau des fontaines, c'est que le bienheureux s'abreuve à présent dans la joie aux sources du Sauveur, autrement dit, s'enivre de délices en la plénitude de la Charité<sup>3</sup>.

Sous cet aspect de preuve ou d'explication autoritaires, la Bible, dans la pensée des vieux auteurs, devait répondre à toutes difficultés. D'instinct, ils se tournent vers elle dans tous les cas embarrassants ; depuis ceux qui intéressent leur enseignement doctrinal, on vient de le dire, ou l'élaboration de leur pensée philosophique, on en parlera plus tard ; jusqu'à ceux, plus modestes, qui parfois troublent la vie quotidienne. Dieu sait leur talent pour tomber toujours sur le texte approprié ! Les lettres de saint Bernard renferment en particulier à ce sujet des trouvailles surprenantes. Une fois cependant, il resta court. Il prêchait dans la province de Toulouse, pourchassant l'hérésie. Les miracles se multipliaient sous ses pas. Il s'en étonnait, s'en inquiétait même, n'en voyant pas la raison. « J'ai beau chercher, disait-il aux religieux de son escorte, je n'ai rien lu, ce me semble, dans les Saintes Écritures, qui puisse expliquer de tels prodiges, *nil mihi videor in sacris paginis super hoc genere legisse signorum* »<sup>4</sup>. C'est bien la première fois sans doute, et la seule, où sa connaissance si

1. Sauf évidemment si la personnalité du destinataire l'y provoque ou si l'exige la nature du sujet traité, saint Bernard se montre dialecticien de grande classe. Ainsi en particulier dans son traité « *Sur le Baptême* », réponse à Hugues de Saint-Victor. Ce dernier, grand dialecticien lui-même, en apprécie si bien la valeur, qu'il en insère des extraits, d'ailleurs sans le dire, dans son propre traité sur le même sujet. On lira de préférence les trois derniers chapitres : P. L., CLXXXII, 1038 et seq. Puissance et clarté du raisonnement, choix et convenance parfaite des textes bibliques, domination aisée et souple du sujet, profondeur de vue, humour intégré dans l'argumentation même (v. g. n. 17, avec le trait final à l'adresse de l'objecteur prudemment anonyme). Mais c'est surtout le ch. V, n. 18 et seq. où brillent ces qualités. Saint Bernard y répond à une attaque personnelle. La riposte, on peut s'en assurer à la lecture, se présente comme un véritable modèle d'opportunité, de précision, de minutie même et tout à la fois de vie profonde, de pénétration des mystères et des personnages sacrés, à un degré peu souvent atteint jusqu'alors et depuis.

2. *Is.*, VII, 9, d'après les LXX.

3. *Ep.*, XVIII, 2, 121A et seq.

4. *Vita P.*, III, 20, P. L., CLXXXV, 314D.

parfaite de la Bible se trouva en défaut. Heureuse perte de mémoire ; heureux aveuglement, plutôt, fruit de l'humilité ! Car nous voici rassurés, nous voici convaincus de la perspicacité du saint pour tous les autres cas où elle joue à coup sûr des textes révélés.

Nos vieux auteurs suivent ainsi la tradition patristique. Mais ils le font, surtout saint Bernard, avec un mélange d'autorité et de hardiesse, de profondeur et d'à-propos, le tout dans une atmosphère d'amour pour les textes saints, qui leur assigne un rang bien à eux parmi la foule des auteurs précédents ou contemporains. On tâchera de les y situer à la fin de ce volume.

Qu'il suffise, pour l'instant, de noter sur ce point précis de la Bible, preuve d'Autorité, leur étroite dépendance de saint Benoît. Déjà<sup>1</sup>, nous avons pris le vénéré Patriarche en ce louable flagrant délit réservé aux saints de compléter et de parfaire la parfaite Écriture. Comment dire maintenant le génie droitement issu d'un cœur brûlé de tendresse, qui préside au choix des citations bibliques éparses au long de sa Règle pour en appuyer les préceptes. Otez du sixième degré d'humilité son unique texte scripturaire, ou du septième les deux qu'il renferme : le Christ disparu, qui se cachait sous leurs expressions pathétiques, que reste-t-il, sinon froideur et fadeur ? Enlevez surtout du quatrième degré, l'un des plus durs, sans aucun doute, à graver, le « *propter le morte tota die afficimur : aestimati sumus ut oves occisionis*, par amour pour vous, nous voici accablés de tant de maux à longueur de jour, que l'on nous prend pour brebis vouées au sacrifice » ; tout le drame, tout le tragique sanglant de la vie du moine bénédictin disparaît<sup>2</sup>. Elle demeure, certes, difficile et austère, mais, détachée de la Croix du Christ en perdant ces textes sacrés qui l'y clouent, elle semble perdre à l'instant son caractère d'engagement jusqu'à la mort. Quelle éloquence, quelle persuasion humaines remplaceraient de tels accents ? Et comment ne pas rattacher à ce mélange si discrètement équilibré de divin et d'humain la persistance séculaire de cette Règle ? Sur ce point encore, saint Bernard et ses imitateurs se montrent bons élèves de saint Benoît.

Leur œuvre se range donc avec ensemble sous cette Autorité de la Loi. Mille textes scripturaires y scintillent comme les mille boucliers, parure de la tour à quoi l'Époux du Cantique compare le cou de la Bien-Aimée. Cette tour, si puissamment bardée, ce cou si tendrement loué, c'est l'Écriture, par laquelle se déversent en nous les paroles messagères de la divine Volonté, *collum hoc Sacram Scripturam intellige, per quam ad nos divinae nuntia voluntatis verba profliunt*. Défense à la pensée, à la sensibilité, à l'intel-

1. Cf. plus haut, p. 64-65.

2. Ce dernier texte n'évoquait pas seulement pour le lecteur du XII<sup>e</sup> siècle, le psaume XLIII, mais l'opulent ch. VIII de l'Épître aux Romains, où saint Paul l'inséra, et particulièrement le chant de triomphe final qui lui sert d'écrin.

ligence de fausser le langage sacré : c'est de lui, précisément, qu'elles doivent s'élaner, *omnis cogitatus tuus, omnia sensa tua et intellectus tuus sacro non debent praejudicari sermone, sed ex ejus praescripto pendere, et prodire ab ipso*. A quoi bon méditer la loi de Dieu, si l'esprit, dans son fond, demeure sans loi ? *quid enim proficis, si meditationes tuae in lege Dei sint, et ipsae in seipsis sine lege sint* ? La Bible est une autorité, et ses paroles saintes doivent donner forme au jeu de nos pensées, *sacri sermonis auctoritas... quae cogitationes informat*<sup>1</sup>. Celui qui parle ainsi, c'est Gilbert de Hoiland, jugé par ses pairs, au lendemain de la mort de saint Bernard, le plus proche par le cœur et l'esprit du Docteur melliflu, le plus digne et le plus capable de continuer son commentaire inachevé du Cantique des Cantiques.

Il paraît nécessaire d'approfondir encore cette soumission des vieux auteurs à l'Autorité rigide de la Loi. Elle ne diffère pas dans sa ligne générale, de celle de tous les Pères, et cependant on la sent plus stricte à la fois et plus cordiale ; dégagée de tout juridisme, engagée au contraire à fond, par un pur amour, dans une communion vivante avec cette Loi-maîtresse. On voit à cela trois raisons : l'effet naturel de la *lectio divina* replacée enfin dans le cadre voulu par saint Benoît et restauré à Cîteaux ; la réaction contre la dialectique des écoles du temps, contre tout ce qui semblait prédominance de la raison et, en général, de cette science qu'ils opposaient à la sagesse ; la volonté ferme de ne jamais sortir du terrain de l'amour, sur lequel ils édifiaient leur vie spirituelle, et de tout ramener à l'amour.

Pour se faire une juste vue de cette attitude, ne faudrait-il pas remonter plus haut que saint Benoît et que les Pères, plus haut même que l'âge apostolique ; jusqu'aux temps lointains du don béni de la Loi révélée, et retrouver la mentalité de ses premiers fidèles ? C'est ici que, pour un esprit moderne, le dépaysement va s'imposer avec plus de force. Dès l'origine, Dieu se met dans la Loi. La Loi, dans son intention, égale sa Présence. Lui présent, n'importe plus le reste, et ce reste comprend en particulier les façons de penser, de sentir et les aspirations du peuple élu. Ce peuple doit pour tout et de plein cœur s'en remettre à Dieu, mais surtout de sa conduite générale devenue vocation divine ; il doit lui abandonner jusqu'au soin de sa nourriture et renoncer même aux données normales de ses sens, base de toute pensée : ce désert où les Hébreux ne rencontrent qu'aridité et impossibilité de vivre, ils l'habiteront quarante années parmi des prodiges sans cesse renaissants ; cette manne, que tous voient sous une apparence uniforme, se plie au désir et au goût de chaque « consommateur » ; ces peuplades ennemies dont le nombre doit les écraser, une attaque

1. In Cant., XXX, 4, P. L., CLXXXIV, 157A-B.

aux lieu et temps voulus par Dieu les dissipe, impuissantes. Tout s'écroule dans l'homme, depuis les fondements de la connaissance, qui cesse de s'appuyer sur l'évidence sensible, pour se suspendre aux procédés de pensée de la Loi : *quia scriptum est; dicit Dominus omnipotens*, jusqu'aux assises de la volonté, qui se dégage avec force des désirs et des biens terrestres pour n'adhérer plus, en toute liberté retrouvée, qu'à Dieu : *fiat, fiat; et dixit omnis populus: amen*. Dans ce système de vie, la Révélation joue le premier rôle. Un verset de la Bible vainc tout autre argument, celui-ci fût-il le plus évident, le plus raisonnable, le mieux attesté par l'expérience humaine et par la réalité de tous les jours. La Loi révélée veut conduire l'homme, non pas seulement de loin ni de haut; il lui faut, avec ses contradictions et son illogisme apparents, s'immiscer dans le canevas de la vie quotidienne et en régler les moindres détails tout comme les décisions les plus graves, y mêlant Dieu lui-même. Par l'action de l'homme ainsi investi et re-structuré, la Loi aurait pu et dû mêler Dieu à la trame des événements du monde et accomplir en perfection le « Discours sur l'Histoire universelle ». Chez les Juifs, à part une minorité jusqu'à nos jours obstinément fidèles, cette mentalité façonnée par la Loi dura peu. Ils en vinrent vite à s'attacher de plus en plus à la lettre de la Loi, se détachant du Dieu qu'elle voile. Ils s'y attachent au point de l'adorer pour elle-même. Ils la vident de la Présence. Elle finit par remplacer Dieu. Ils l'observent d'une façon de plus en plus passive. La lettre observée, qu'importe la morale et la vie secrète du cœur? Toute figure y devient réalité, surtout concernant le peuple élu, le royaume d'Israël. Avec l'orgueil de se dire le peuple élu, grandit le mépris pour les Gentils. Aussi, quand le Christ paraît, ils ne peuvent ni, pour les plus doctes, ne veulent le reconnaître : il était devenu impossible, pour eux, de le comprendre et, pour lui qui respectait leur liberté, de se faire comprendre. Devant l'affirmation riche de promesse : je ne viens pas abroger la Loi, mais la parfaire, ils demeurèrent fermés, s'enfermant à jamais dans leur inertie stérile, incapable d'entrevoir l'irréductible opposition entre fidélité vraie et conformisme sans vie.

Formés dans le culte de l'authentique et du retour à la lettre en tous domaines, les auteurs cisterciens retrouvaient tout naturellement la mentalité des Juifs fidèles devant la Loi. Mais instruits par les formules si bien frappées et si frappantes de saint Bernard sur la Loi d'Amour, ils sentaient et savaient profondément que la vraie fidélité, tout en confessant franchement la permanence de la lettre, de l'énoncé juridique de la Loi, le traverse et ne s'arrête qu'à la Présence et qu'au sein de l'Amour qui le dicte. Ce que proclament les vieux auteurs avec une vigueur qui les distingue parmi d'autres, c'est la perpétuité de cette amoureuse Présence sous celle de la Loi; c'est leur attachement à cet

Amour, manifesté par leur attachement à la Loi. A travers leur véhémence, on croit deviner un pressentiment des oublis, des méconnaissances toujours à craindre, vis-à-vis de l'Amour qui habite l'Écriture. Ils commencent à percer sous leurs yeux. Ils se développeront au siècle suivant, lorsqu'on s'avisera de faire de l'exégèse scripturaire une discipline séparée. Jusque-là, pendant tout l'âge d'or cistercien, les vieux auteurs demeurèrent attachés à cet idéal des anciens jours, des jours du Sinaï et de ses foudres, mais embelli, sublimé par les deux échos du Sermon sur la Montagne, de ce Testament nouveau, que la présence du Christ, dit saint Bernard, rend infiniment plus pur, plus suave et plus saint que l'Ancien<sup>1</sup>. Après quoi, victimes de l'engouement général pour la scolastique, les cisterciens feront comme tout le monde, ni mieux, ni pire, plutôt moins bien, et se perdront dans le troupeau de moins en moins spirituel, mais de plus en plus érudit et savant des exégètes de métier.

Un auteur contemporain, bien placé pour parler avec autorité, va jusqu'à dire : « C'est la négligence apportée à la *lectio divina* » et, peut-on ajouter, son remplacement par une *étude* d'Écriture Sainte, « qui a amené le relâchement des cloîtres. Ils n'ont retrouvé leur ferveur que lorsqu'avec d'autres méthodes, on a rétabli au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècles le cœur à cœur prolongé avec Dieu »<sup>2</sup>. Mais ces nouveautés, même rajeunies pour notre temps, ne remplaceront jamais, du moins pour les grands Ordres anciens, les saintes vieilleries éprouvées, conçues pour eux par leurs Fondateurs. Sans doute, les siècles ne peuvent passer sans modifier esprits et tendances. Il reste que les méthodes antiques, à cause de leur profondeur et de leur élévation, dominent les variations du temps et atteignent en son fond invariable la nature humaine. A certaines époques, pour certains tempéraments, il faudra quelque effort pour secouer ou traditions paralysantes ou habitudes d'esprit; mais qu'importe si l'on est sûr du succès par le retour aux vraies sources. D'ailleurs, des grâces spéciales attendent, pour les favoriser dans cette recherche de biens familiaux jamais expropriés, jamais prescrits, les plus lointains descendants. A s'en trop désintéresser, on risquerait d'en venir sur le plan spirituel, à cette attitude d'un « thomisme littéral », qu'un thomiste bon teint, mais non littéral, condamnait en ces termes : dans ces exposés, l'on ne trouve « pas même l'ombre d'une référence au Nouveau Testament... C'est là, il faut le reconnaître, une terrible

1. Voir le merveilleux développement de cette idée dans : *In Dom. post Oct. Epiph.*, II, 1, 158A-B.

2. R. P. PETIT, *La Spiritualité des Prémontrés aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1947, p. 239. — A la page 237, le même Auteur écrit : « On sait que la *lectio divina* demeurée telle que l'avait organisée saint Benoît est restée le grand exercice de piété de l'Ordre Cistercien. »

limite à l'égard de problèmes (apostolat, charité, union à Dieu et service du prochain) qui... exigent impérieusement d'être repris dans une fidélité active, non seulement aux principes et aux distinctions du Docteur Commun, mais au « donné » qui domine et mesure ces principes mêmes »<sup>1</sup>.

Ce reproche, les auteurs ici étudiés ne le méritent point. On ne peut les accuser de « biblisme littéral », si l'on admet que cette expression calquée sur le « thomisme littéral » de la citation précédente veut condamner le pharisaïsme tout à l'heure blâmé chez les Juifs. La fidélité des vieux auteurs à la Présence, aux mystères cachés sous la lettre de la Bible se manifeste à tout moment, d'abord combattante, puis créatrice. Elle combat, on l'a déjà dit, active, persévérante contre les ennemis du dehors : prestige d'écoles renommées, intrusion de méthodes nouvelles. Mais dépassant cette attitude, en somme surtout conservatrice, elle crée : parce que cette Parole de Vie, Verbe de Dieu ; parce que cette Loi d'Amour, Esprit de Charité en Dieu ; parce que cette Présence sous la lettre, Dieu en Trois Personnes, l'incite à créer. Quand une certaine présence du monde et de ses formes s'est imposée à l'esprit et au cœur de l'artiste, quand elle a envahi son être tout entier, il crée selon son art : musique ou poésie, statuaire ou peinture ; et par sa création artistique il exprime sa fidélité vraie à son idéal. Quand la Présence divine, en se servant de la lettre dont elle daigna se recouvrir, pénètre et investit l'âme fidèle, celle-ci crée en elle l'homme nouveau selon l'injonction et avec l'aide de cette Présence. Si l'âme fidèle en a reçu mission, elle le crée pour les autres et en eux, selon son art, par la parole ou l'écriture, et cette création spirituelle lui devient le seul moyen de prouver sa fidélité vraie à la Loi révélée.

Tant de textes déjà cités depuis le début de ce chapitre démontrent avec surabondance que tels sont bien les dispositions et le dessein des vieux auteurs. Mais fidélité vivante à un idéal, création artistique ou spirituelle, cela ne suppose-t-il pas en même temps quelque liberté dans l'interprétation de cet idéal, quelque initiative dans la manière du créateur ? Oui, certes ; et voilà pourquoi une fois hautement proclamée, en partant du *non est fas* de saint Bernard et de ses retentissements dans l'âme de ses disciples, la rigidité de la Loi d'Amour, un autre texte de l'abbé de Clairvaux va nous dévoiler les souplesses de cette même Loi. Elles ressortissent, d'une part, à la nature même de la Charité qu'exprime cette Loi, qui est cette Loi et, de l'autre, à son caractère propre de don consenti à l'homme : *nobis, propter nos*, comme on l'a vu, et pour son bien. Voici ce passage. L'Écriture est la servante de la Charité. Elle doit la fournir, pour son ministère, de paroles

1. Y(ves) C(ongar), dans *Vie Spirituelle*, février 1949, p. 215.

appropriées. Plus ces paroles offriront de significations diverses, mais vraies, plus les âmes seront nombreuses à s'en édifier, *Charitas cui Scripturas servire oportet, eo aedificet plures, quo plures ex eis in opus suum veros eruerit intellectus*. Si donc la rigueur de la Loi s'assouplit, c'est pour satisfaire à l'exigence de la Charité et pour l'édification des âmes, son œuvre propre. La Charité reste maîtresse. Comme s'il voulait cependant, la justifier, saint Bernard ajoute : Pourquoi se choquer de voir appliquer à l'Écriture et à son interprétation, un procédé d'expérience courante, sur le plan matériel ? A combien d'usages corporels, par exemple, pour ne parler que d'elle n'employons nous pas l'eau ? *Cur enim hoc displiceat in sensibus Scripturarum, quod in usibus rerum assidue experimur ? In quantos, verbi causa, sola aqua nostrorum assumitur corporum usus ?* Ainsi, quelle qu'on la choisisse, une parole révélée ne demeurera pas sans effet, si elle délivre plusieurs significations variées que l'on pourra adapter aux besoins et à l'utilité d'âmes différentes, *ita unus quilibet sermo non erit ab re, si diversos pariat intellectus, diversis animarum necessitatibus et usibus accommodandos*<sup>1</sup>. L'Esprit Saint lui-même, pense saint Bernard, veut ces adoucissements à la loi de Charité, à sa Loi : Ce n'est certainement pas sans raison que dans les écrits du Sage, dans la Bible, l'Esprit Saint nous apparaît sous des formes multiples : il révèle ainsi l'habitude fréquente chez lui de cacher sous l'écorce unique de la lettre une variété de sens empruntés à la Sagesse, *non enim sine causa sane multiplex Spiritus a Sapiente describitur : nisi quod sub uno litterae cortice diversos plerumque sapientiae intellectus tegere consuevit*<sup>2</sup>.

On le remarque aussitôt : en affirmant la souplesse de la Loi, saint Bernard ouvre du même coup le champ réputé dangereux de l'interprétation biblique, de l'herméneutique, dit-on maintenant. Or, il les présente toutes deux en liaison si intime qu'une suite de réflexions s'impose. Elles s'épaulent fortement l'une l'autre : la Loi s'assouplit en vue de l'interprétation, et même la provoque ; l'interprétation répond non seulement à cette invite, mais justifiera par elle ses audaces. Les souplesses voulues et providentielles de la Loi, effets de la Charité, à tout moment cautionnent l'interprétation et en atténuent les dangers présumés. L'étude de l'interprétation n'est que le prolongement et le développement de l'étude de la Loi « mise au service de l'Amour », selon le mot de saint Bernard. Si l'on ne perd pas de vue la série des points examinés jusqu'ici : portrait du Dieu de Désir ; tête à tête de ce Dieu avec Bernard de Clairvaux, image de ses relations

1. *In Cant.*, LI, 4, 1027A. Dans ce passage saint Bernard se présente comme usager de cette latitude.

2. *In Cant.*, XLVII, 4, 1009C.

avec les cisterciens ; mise en présence de la Bible et des vieux auteurs ; dispositions de ceux-ci devant les aspects de celle-là ; si l'on tient en sa mémoire, approfondis par une méditation cordiale les nombreux textes suggestifs qui appuient ces considérations, on en conviendra en toute honnêteté : le danger de l'interprétation, non illusoire, certes, pour des esprits moins bien préparés que les vieux auteurs, apparaîtra pour eux moins redoutable, peu probable même, surtout après l'examen approfondi que l'on va faire de la question. Sur ce point si important, la position des vieux auteurs, dès maintenant, se révèle très forte. L'amour, chez eux, continue de marcher en tête, la raison de suivre, *ardens et lucens* ; un amour allumé par un Dieu-Charité, qui le premier aime et désire, *Deus Desiderans*. Au feu divin, dont ils sentent la présence sous l'enveloppe de la Loi, va se livrer leur cœur, avide, en brisant cette enveloppe par la *lectio divina* exploitée à fond, d'y alimenter sa propre flamme humaine. Trop de garanties, d'autre part, les assurent, sous forme de grâces d'état dues à leur amour de cette *lectio divina* que leur impose leur règle ; dues à ce respect, à cette loyauté chevaleresque envers la parole, sucés dès l'enfance, avec lesquels ils abordaient la divine lecture. Trop d'appels, surtout de la part du Dieu de Désir, trop de gages venus du ciel : ardeurs et lumières intimes, douceurs éprouvées, larmes de tendresse, dont l'aveu parfois leur échappe, les gardent d'errer. Encore faut-il voir à l'œuvre ces vieux auteurs et bien dégager leur part et leurs procédés dans cette exploitation du filon biblique. Autrement dit, la question se pose de ce qu'on appellera, en ôtant à ce mot tout son rigorisme et son appareil scientifiques, leur *méthode* d'interprétation de la Bible. De même on n'emploiera sur ce sujet qu'avec précaution le terme d'*exégèse*, trop spécialisé de nos jours, trop hérissé de disciplines empruntées aux sciences annexes, pour convenir à ce mouvement ingénu qui les livrait à la Bible à l'instant où elle se livrait à eux, et qui leur permettait de ces trouvailles si faciles à justifier aux yeux de la logique du cœur, mais difficiles à faire passer au crible de l'autre.

## CHAPITRE III

L'INTERPRÉTATION BERNARDINE DES ÉCRITURES :  
SA NATURE

- I. L'instrument d'investigation. *Dans la ligne des Pères.* — « Sentir » avec l'Esprit Saint. — Le sens spirituel du goût. — Exégèse d'un texte capital de Guillaume de S. T. — L'« intelligence » des Écritures.
- II. La méthode. *Présence et fusion.* — A travers la lettre. — Le Christ partout cherché.

## I

S'il faut reconnaître qu'ils la poussèrent vraiment à fond, la volonté d'interprétation affichée par les vieux auteurs, n'était pas nouvelle. Ils ne manquaient, pour se permettre d'y insister, ni de bons exemples, ni de solides garants : la Bible elle-même, l'Église, les Pères et... le bon sens. Sauf pour les Pères, ce deuxième aliment, après la Bible, de la *divina lectio*, à peine sera-t-il besoin d'insister.

En faveur des significations multiples du langage révélé, « le témoignage le plus irréfutable de cette vérité est que l'Écriture se cite et s'interprète elle-même très fréquemment et montre la pluralité des sens ». L'erreur serait « de vouloir limiter — et de le faire avec une parcimonie outrancièrement scrupuleuse — la multiplicité des interprétations scripturaires aux seuls cas où elle est citée et interprétée par des textes infaillibles des conciles et des papes »<sup>1</sup>.

A propos de l'heureuse application à l'office de la Vigile de Noël, par l'Église, Mère et Épouse, du verset de l'Exode : *hodie scietis quia veniet Dominus, et mane videbitis gloriam ejus*, saint Bernard déclare : lorsque l'Église change ou échange les formules dans la divine Écriture, cette réadaptation de textes l'emporte en vigueur sur leur adaptation première ; comme, si l'on peut

1. D. O. ROUSSEAU, *Retour à l'éloquence sacrée*, dans *Maison-Dieu*, 1947, n° 11, pp. 169-170.